n° 126 - Déc. 2010 - Janv. 2011 - 3 euros

AVENTURE



Le volontariat international

Service Civique avec la Guilde



Associations : recevez des jeunes en Service civique

- *de 16 à 25 ans*
- *pour des missions d'intérêt général en France ou à l'étranger*
- *pour une période de 6 mois à 1 an*
- *Indemnités de 540 euros/mois (dont 440 pris en charge par l'état)*
- *Sécurité sociale et cotisation retraite incluse*





Pour plus d'informations :

http://volontariat.la-guilde.org, rubrique : Service Civique

Contactez nous à :

servicecivique@la-guilde.org

et nous vous guiderons pour pouvoir bénéficier de ce dispositif.

AVENTURE

n° 126 - Déc. 2010 - Janv. 2011

Directeur de la publication : Patrick Edel

Rédactrices en chef : S. Landel et V. Demont

Avec la participation de :
P. Agniel - O. Allard - F. Altibelli - V. Bernard P. Beuret - E. Bourrier - J. Chenal - J.-C. Crespel N. Croisier - M. de Bénazé - A. de Poulpiquet S. de Thorignac - J.-Y. Dufour - M. Gabeloux B. Gausset - E. Hayot - V. Lequien - L. Ligier M. Maillot - P.-A. Menye - D. Michel - B. Million S. Nacoulma - A. Nogues - E. Perquis - E. Philouze O. Pichot - A. Pierrard - E. Quillet - J.-B. Richy E. Tillet Dagousset - C. Vilnet

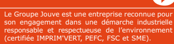
Administration, rédaction, abonnement, publicité :
La Guilde européenne du raid
11 rue de Vaugirard - 75006 Paris
Tél. : 01 43 26 97 52 - Fax : 01 46 34 75 45
www.la-guilde.org

Abonnements : 6 numéros 19 euros

N° CPPAP : 0212 G 83995
N° ISSN : 1298-7182
Périodicité : trimestrielle

Mise en pages : www.pacopao.info

Imprimerie : JOUVE
11 boulevard Sébastopol,
B.P. 2734, 75027 Paris Cedex 01



SOMMAIRE

L'aventure du volontariat

L'engagement volontaire est au cœur de La Guilde depuis sa création et c'est dès 1973/1974, années de sécheresses au Sahel, qu'elle proposait de participer aux opérations de répartition de l'aide d'urgence.
Après des initiatives individuelles, avec l'occupation soviétique de l'Afghanistan, un service « interventions » se structurait rue de Vaugirard. L'Afghanistan, pays mythique des « Cavaliers » de Joseph Kessel et de « La Passe du diable », beau film, méconnu et peut être disparu, de nos amis Jacques Dupont et Pierre Schoendoerffer. Ce fut un magnifique volontariat des jeunes Français dans ces années 1980, dont deux anciens sont aujourd'hui administrateurs de La Guilde.
La découverte, au premier Forum d'Agen, d'un statut du volontaire fut une surprise et quelques années après c'est au Vietnam que partaient nos premiers volontaires labellisés.
Depuis La Guilde est devenue une des premières associations de volontariat reconnue par les pouvoirs publics, forte de 52 associations membres pour ce programme. Elle a aussi anticipé sur les dispositifs actuels en lançant ses missions courtes d'appui et ses artisans volontaires.
Cette reconnaissance ne va pas sans exigences et une équipe qualifiée et motivée s'emploie à y répondre. Se préparer au départ est sûrement une bonne chose ; bénéficier d'une telle expérience au retour aussi. Quant aux hésitations pour trouver sa voie, elles sont naturelles, comme une plante cherche sa lumière à travers les broussailles et cela n'est pas réservé aux expatriés de retour.
L'esprit de La Guilde est qu'en acceptant une mission les problèmes personnels s'effacent, s'y attarder ne faisant que les amplifier.
Vivre des moments forts est une grande chance qu'offre aujourd'hui l'aventure du volontariat ; pour ceux qui l'accueillent, souhaitons le ; pour ceux qui le vivent, nous en sommes sûr.

Patrick EDEL

2011 : année européenne du volontariat !

En 2009, les associations françaises du volontariat se sont réunies pour élaborer une charte commune des V.I.E.S. (volontariats internationaux d'échange et de solidarité). Nous y avons défini trois familles, correspondant aux trois périodes de la vie : volontariat d'initiation et d'échanges pour les jeunes, volontariat de solidarité internationale pour tous les âges, volontariat d'échange de compétences pour les seniors.
La Guilde, par sa nature même de coordination, participe à l'élaboration d'une plateforme commune du volontariat : France volontaires.

En 2010 : retour aux sources avec le service civique. Les formes civiles du service national permettaient déjà de partir comme volontaire en association. Avec le service civique, les ambitions sont annoncées et fortes : 10 000 jeunes dans l'année, 75 000 en 2014.

En 2011 : C'est l'année européenne du volontariat décrétée par la Commission européenne. Dans toute l'Europe, des centaines de manifestations vont mettre en lumière les actions de nos volontaires.

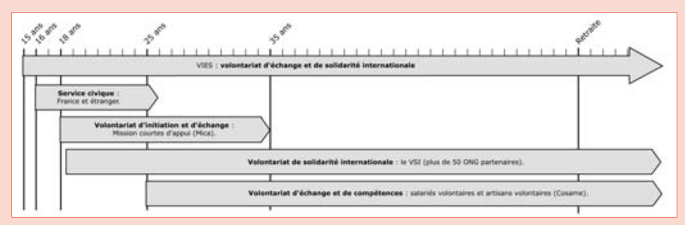
Alors que le volontariat est parfois encore regardé comme une expérience atypique, douteuse, chez nous, il est perçu comme une expérience enrichissante, d'ouverture, d'autonomie, de débrouillardise dans les pays anglo-saxons. Profitons donc de cette ouverture en 2011 pour changer de regard sur cette école de la vie.

Jean-Christophe CRESPEL
Directeur du développement

En couverture : Mission Ambohimandry - Madagascar (été 2008) © *D.R.*

Les différentes formes de volontariat

À chaque étape de la vie, une possibilité de volontariat vous correspond. Avec l'ensemble des autres acteurs d'envoi de volontaires à l'étranger, La Guilde, forte de ses 750 volontaires envoyés par an à l'étranger, a défini ces dispositifs et vous les présente. Ils constituent les VIES (volontariats internationaux d'échanges et de solidarité).
Comment s'y retrouver dans l'ensemble des dispositifs existants ? Une structure me propose de partir. Comment être sûr que c'est sérieux ? Pourquoi faut-il parfois payer sa mission ? Comment être indemnisé ?
C'est pour répondre à ces questions que La Guilde s'est réunie avec d'autres associations afin d'aider à orienter les volontaires dans leurs démarches. Ensemble et avec le support du Ministère des Affaires étrangères, nous avons créé une plateforme du volontariat : France volontaires. Nous avons défini les différentes formes d'engagement. Voici, ci-dessous, un schéma des différentes possibilités d'engagement volontaires offertes par La Guilde.



Service civique (Loi de 2010) **:**
- De 16 à 25 ans révolus.
- Durée de 6 mois minimum à 12 mois maximum.
- Être de nationalité française ou résident en France depuis plus de 12 mois.
- En France (à 90%) ou à l'international (10%, dont la moitié hors Europe).
- Indemnisé 540 euros/mois par l'Etat.
- Prime de 100 euros par mois sur critères sociaux.
- Encadré par un tuteur.
- Couverture sociale complète dont cotisation retraite.

Volontariat d'initiation et d'échange[1] :
Missions courtes d'appui (Mica) :
- De 18 à 35 ans.
- Durée essentiellement d'un mois. Parfois deux mois.
- Nationalité française ou résident en Europe.
- Essentiellement l'été.
- Financé par le volontaire ou tierce personne ou recherche personnelle de financement (entreprise, Mairie, Conseil général…), pas de financement d'état, mais coût déductible fiscalement.
- En groupe.
- Logé par le partenaire localement (sauf exception).
- Mission de bénévolat.

Volontariat de solidarité internationale (Loi de 2005) **:**
- Plus de 18 ans (généralement plus de 26 ans).
- Durée de 12 mois à 24 mois.
- Durée moyenne d'une mission : 12 à 24 mois – maximum 6 ans dans une vie.
- Toutes nationalités (hors celle du pays de destination).
- Logé, nourri et indemnisé (152 euros/mois minimum – souvent plus de 300 euros - maximum suivant indemnités géographiques).
- Prise en charge de tous frais de mission (transport, équipement…).
- Couverture sociale complète dont cotisation retraite.

Volontariat d'échange et de compétences[2] :
Salariés volontaires :
- Pour tout salarié.
- Durée de 15 jours à 6 mois.
- Toutes nationalités.
- Sous financement individuel ou de l'employeur, déductible fiscalement.
- Mise à disposition de ses compétences.
- Possibilité de bénéficier d'un congé de solidarité internationale (CSI) pour tout salarié ayant une ancienneté minimum de 12 mois.

Artisans volontaires (Cosame) :
- Pour tout artisan.
- Durée de 15 jours à 12 mois. Par la suite, passage en VSI.
- Sur des missions techniques, d'apprentissage, de compagnonnage, ou de formation.
- Programme construit avec l'assemblée permanente des chambres de métiers et de l'artisanat.
- Sous financement individuel, déductible fiscalement.
- Généralement logé et nourri.

En dehors des dispositifs de volontariat[3], certaines structures peuvent aussi proposer :
- Des missions bénévoles (France bénévolat, Espace bénévolat, Passerelles et compétences).
- Des postes de salariat local ou expatrié.

---

1 - Outre les MICA, il existe un autre double - dispositif : le JSI-VVVSI (Jeunesse solidarité internationale et Ville-Vie-Vacances solidarité internationale). Il permet à des jeunes, de 15 à 25 ans de bénéficier d'aides de l'État pour un projet d'échange solidaire en groupe. Ce dispositif reste cependant marginal.

2 - Outre les salariés volontaires et les artisans volontaires, une grande partie de volontaires d'échanges et de compétences sont des retraités. Différentes associations les fédèrent : Agir ABCD, le GREF, ECTI (dans une moindre mesure).

3 - Les autres formes civiles de volontariat sont le volontariat international en administration (VIA) et le volontariat international en entreprise (VIE).

Essai de définition

Des associations actrices de missions de solidarité à l'international avec des groupes de jeunes se sont réunies pour tenter de trouver une définition commune au volontariat d'initiation et d'échange.

Au-delà des différences de pratiques et de mises en œuvre, sept lignes directrices ont été résumées ainsi :

C'est une expérience éducative

Il y a dans le volontariat d'initiation une dimension pédagogique d'interrogation et d'apprentissage sur la rencontre des cultures et les relations Nord/Sud, au-delà de la découverte de soi-même inhérente au déplacement et à la vie de groupe. Par-delà les diversités de vocabulaires associatifs, il s'agit d'éducation à la solidarité internationale et au développement durable.

Il s'inscrit dans la solidarité internationale

La solidarité internationale ne saurait être enfermée dans une définition et servie aux participants à travers un mode d'emploi pour l'action. C'est à travers un accompagnement éducatif que les participants prennent conscience des enjeux de leur projet et en déterminent le contenu.
Toutefois quelques éléments sont importants : un projet, (sans se réduire à l'aspect travaux mais pour des séjours qui ne soient pas seulement découverte, tourisme ou pèlerinage), une action concertée (ensemble, et non à la place ou pour), et un champ géographique « Sud », même s'il est délicat à borner.

Il relève des logiques du volontariat

Ouvert, il permet un engagement sans discrimination de l'ensemble des acteurs au nom de choix et convictions diverses. Désintéressé, il ne s'inscrit pas dans le registre marchand et s'exerce en vue d'actions d'intérêt général, de services, même modestes. Il s'agit de partenariats construits et sécurisés par un cadre (charte, définition, textes et dispositifs, etc.).

C'est une rencontre interculturelle

Les participants doivent être préparés à découvrir la différence et à aller à la rencontre d'autres modes de vie, de travail, de relations... Le volontariat d'initiation vise à une rencontre et des échanges entre participants de diverses cultures. Il permet de dépasser des préjugés, d'enrichir la vision du monde de chacun et est souvent créateur de changements.

Il nécessite l'existence d'un partenariat construit entre l'organisme d'envoi, la structure d'accueil et le groupe de jeunes

Le volontariat d'initiation se réalise dans le cadre d'un projet d'utilité collective porté par la structure d'accueil. Il s'inscrit dans une dynamique d'échange et de réciprocité. La relation partenariale est déterminante dans la rencontre entre jeunes d'ici et de là-bas, dans les échanges avec les populations locales, dans la compréhension du projet, de son impact et de son environnement.

Il suppose une préparation et un accompagnement au retour

La préparation est un processus étalé dans le temps (sur quelques mois au moins). Elle comporte un travail sur le partenariat envisagé et des formations autour de la rencontre et du respect des cultures, des réalités locales et des enjeux de sécurité personnelle (cadre, santé, administration...).
Un exercice de retour sur ce qui a été vécu et découvert, favorisé par la préparation d'une restitution, est extrêmement précieux et participe pleinement de la dimension éducative du volontariat d'initiation par la compréhension de ce qui a été vécu.

C'est une démarche collective

L'ensemble des expériences partagées par les associations sont collectives (même si le groupe se constitue parfois seulement autour d'un projet).
C'est une démarche éducative sur plusieurs semaines (au moins deux semaines).

Liste des associations
ayant partagé leurs pratiques :

- Association La Salle
- CCFD Terre Solidaire
- Cefode
- Cemea
- CMJCF
- Cotravaux
- Defap
- DCC
- Fédération Léo Lagrange
- Fojim
- Fondacio
- Fondation d'Auteuil
- FONJEP
- Francas
- France volontaires
- La Guilde
- Ligue de l'enseignement
- Ritimo
- Scouts et Guides de France
- Secours catholique
- Service civil international

Solidarités étudiantes

Depuis sa création, les activités de La Guilde expriment l'engagement des jeunes et notamment des étudiants très actifs et moteurs au sein d'associations. Ensemble et avec toute l'audace nécessaire, ils n'hésitent pas à créer des associations de solidarité, monter des projets de dévelop-pement, partir s'engager sur le terrain…
Voici quelques témoignanges de jeunes engagés et solidaires qui ont, cette année, participé à des missions.

Quatre mois aux Philippines

À la conquête de nouveaux sourires.

Jeune diplômée de 23 ans, Émilie Hayot vient de finir son cursus de commerce international de dévelop-pement à l'école 3A de Lyon.
Elle a décroché le diplôme de respon-sable opérationnelle à l'international et a souhaité mettre à profit ses com-pétences au sein de l'association Caméléon. Elle relate son expérience :

« J'ai toujours voulu travailler dans la solidarité internationale : pouvoir réfléchir à des solutions concrètes pour aider ceux qui en ont besoin, savoir réellement qui l'on va pouvoir aider et tout cela en découvrant le monde ! Caméléon m'a donné cette opportunité.
Caméléon vient en aide à des jeunes filles philippines abusées et maltraitées. Référées par les services sociaux philip-pins, elles sont accueillies et protégées dans deux maisons d'accueil pendant un an à trois ans (suivi médical, psycho-logique, éducatif et juridique assuré par les assistantes sociales et les mères de substitution). Soutenues moralement et financièrement par des parrains du bout du monde (France, Andorre, Belgique, Suisse et Luxembourg), elles sont accom-pagnées jusqu'à l'obtention de leur diplôme universitaire. L'association tente de redonner une part d'enfance à ces jeunes filles et de leur faire retrouver le sourire.
Après un entretien avec la fondatrice Laurence Ligier à Paris, on m'a proposé une mission de quatre mois sur le terrain pour réaliser une étude de faisabilité pour la création d'une nouvelle maison d'accueil sur l'île de Cebu. Outre les formalités administratives, consciente des enjeux de la mission et du contexte de travail particulier, je me suis préparée à ce départ avec le soutien de l'asso-ciation Caméléon.

Voilà un peu plus d'un mois que je suis rentrée en France, l'hiver commence et mes pensées s'évadent vers Passi city ou j'ai passé quatre mois intenses, riches en émotions, quatre mois à découvrir un pays, une culture et des visages.
Très vite intégrée, j'ai vécu dans "la maison des volontaires" juste à côté des maisons d'accueil des jeunes filles bénéficiaires de Caméléon. Le quotidien au centre est très agréable et plein de surprises : on rencontre des personnalités hautes en couleur et les bénéficiaires et l'équipe vous accueillent à bras ouverts. À la fois grande sœur et confidente, on se rapproche vite des jeunes filles qui ne demandent qu'à être écoutées et aimées.
J'ai également rencontré d'autres béné-voles avec qui je suis partie visiter le pays pendant quelques week-ends. J'ai pu découvrir des paysages magnifiques : des randonnées dans les rizières à la plongée dans les eaux cristallines. Plus que des partenaires pour partir en week-end les autres bénévoles sont aussi devenus de vrais amis.
Dans le cadre de mon travail j'ai fait plusieurs allers-retours sur l'île de Cebu où serait construite la nouvelle maison d'accueil. Le but était de déterminer s'il y avait un besoin et s'il n'y avait pas déjà d'autres ONG ou organisations gouverne-mentales qui répondaient à ce besoin, rencontrer les organismes locaux, les institutions religieuses et les ONG inter-nationales et trouver des partenaires potentiels. L'objectif était de déterminer si l'association pouvait aider plus de jeunes filles en détresse. J'ai collaboré active-ment avec l'équipe locale qui partageait avec moi cette volonté de concrétiser le projet.
C'est la tête pleine de souvenirs et plus sereine que je suis rentrée en France, consciente d'avoir vécu une expérience unique. Les sourires des enfants, les rencontres et l'immersion dans la culture philippine m'ont fait grandir humai-nement. Et grâce à la confiance qui m'a été accordée et au sérieux de la mission, ce stage m'a permis d'acquérir des com-pétences professionnelles solides. Cet engagement m'a permis de me conforter dans mes choix professionnels et me permet d'envisager mon avenir dans la solidarité internationale. »

par Émilie HAYOT
Bénévole Caméléon



Émilie Hayot formant les jeunes filles de Caméléon aux outils de communication.

Partir en mission avec Caméléon

La mission de solidarité internationale est avant tout une occasion d'échanges et de rencontres entre des personnes d'origines et de cultures différentes. C'est une façon de découvrir un pays et ses habitants autrement que par le tourisme, tout en partageant son savoir-faire et son savoir-être. C'est en tout cas ce que souhaite Caméléon pour ses bénévoles.

Caméléon est une association humanitaire, présente depuis 13 ans aux Philippines, qui accueille, protège et réinsère des jeunes filles victimes d'abus sexuels et de maltraitance. La vision de Caméléon est celle d'une société philippine où les familles et les communautés sont autonomes, tournées vers leurs enfants et libérées de toute forme d'abus et de violence.

Aujourd'hui Caméléon :
- accompagne 110 jeunes filles victimes d'abus sexuels et de maltraitance en les prenant en charge dans des maisons d'accueil, foyers d'étudiantes ou au sein de leurs familles ;
- soutient la scolarité de 300 enfants, garçons et filles, vivant sous le seuil de pauvreté dans les communautés alentour. C'est un projet qui intègre aussi les familles. À ce jour, l'action de Caméléon bénéficie à environ 2 600 personnes (enfants et familles compris).

Afin de soutenir l'équipe locale composée de 25 salariés philippins, Caméléon recherche tout au long de l'année des bénévoles et stagiaires pour l'aider dans ses différents programmes. Les missions sont diverses et variées, tout autant que les profils des bénévoles qui nous rejoignent sur le terrain pour une durée de 1 à 4 mois. Les frais de transport et la nourriture sur place sont à la charge du bénévole. Le partenariat avec La Guilde permet aux bénévoles de considérer l'achat de leur billet d'avion comme un don et de le déduire fiscalement.

Nous recherchons en priorité des personnes en bonne santé, âgées de plus de 22 ans, matûres, responsables, faisant preuve de créativité, parlant impérativement l'anglais et ayant une connaissance approfondie dans l'un des domaines suivants : cirque, sport, art, animation, chant, théâtre, danse, musique, photographie, vidéo, communication, informatique, couture, décoration intérieure, aide médicale, aide psychosociale ou management. Nous recherchons également des bénévoles pour participer à des chantiers de construction. Les personnes ayant des compétences en coiffure, en manucure, en pédicure ou en esthétique sont les bienvenues pour former les jeunes filles à une activité semi professionnelle.
Nous sommes toujours à la recherche d'éducateurs spécialisés et de psychologues pour 2 ou 3 mois, afin de participer à la formation du personnel et de travailler avec les assistantes sociales sur l'amélioration du programme de réhabilitation ainsi que sur la mise en place de nouveaux outils de thérapies de groupe.
Enfin, des études de faisabilité sur des nouveaux projets peuvent intéresser les profils : école de commerce, master en coopération internationale et développement de projets, l'idéal étant d'être disponible pour environ 4 mois.

La sélection des bénévoles se fait sur dossier et entretien au bureau parisien, et pour les candidats retenus, une formation au départ est proposée en interne. L'esprit d'équipe et d'initiative, l'autonomie, la tolérance, la patience, l'organisation et la flexibilité sont les qualités essentielles pour la réussite de la mission.

Le fait de recevoir à Caméléon des bénévoles étrangers permet, en premier lieu, de faire bénéficier les jeunes filles mais aussi l'équipe de compétences qui ne sont pas forcément disponibles sur place.



Un groupe de jeunes filles du centre Caméléon..



Laurence Ligier
auprès de l'une des petites bénéficiaires de Caméléon.

Deuxièmement, l'échange culturel et le partage d'expériences sont autant bénéfiques aux jeunes filles qu'aux bénévoles eux-mêmes et permettent de leur ouvrir l'esprit sur le monde qui les entoure. Enfin, la durée des missions que nous proposons permet au bénévole de s'impliquer réellement et d'avoir une vision assez précise de la vie d'une association et de la culture philippine ; du côté de Caméléon, les missions sont assez longues pour permettre de mener des tâches du début à la fin.

Pour conclure sur les facteurs de réussite d'une mission de solidarité internationale sur le terrain, il est impératif de bien se préparer au départ et de faire preuve de sérieux dans la réalisation de la mission sur place. L'ouverture d'esprit et la curiosité sont extrêmement importantes pour réussir à s'adapter à la culture locale. Enfin, de manière à faciliter les échanges avec les jeunes filles et avec l'équipe, généralement source de la plus grande satisfaction de la mission, la maîtrise de l'anglais est un pré-requis indispensable.

par Laurence LIGIER
Fondatrice et directrice de l'association Caméléon

www.cameleon-association.org

POEMES en Inde

Une association engagée auprès d'un orphelinat de Calcutta.

Nous sommes un groupe de sept étudiants motivés par l'échange et l'envie d'apporter notre aide, qui avons repris un projet de solidarité internationale créé par l'association POEMES (Paris Ouest Étudiants en MÉdecine Solidarité) il y a deux ans.

Nous sommes partis cet été pendant un mois afin de nous intégrer dans un centre couplant une école et un orphelinat dans la banlieue de Kolkata, où les enfants trouvent stabilité, nourriture, éducation et affection. Notre projet comportait trois volets principaux : une aide matérielle pour l'orphelinat et l'école, des actions de sensibilisation à l'hygiène auprès des enfants et l'organisation d'activités et de sorties pour l'ouverture culturelle des enfants.



Nous étions en contact pendant l'année avec l'association Les Enfants de Calcutta et du Monde, afin de répondre au plus près aux besoins de l'orphelinat qui évoluent d'année en année. Une fois sur place, nous avons rediscuté avec le directeur de l'orphelinat et les professeurs des actions que nous voulions entreprendre. Il est important de ne pas vouloir imposer « son » projet et de garder le dialogue constant, même s'il est parfois difficile à cause des différences culturelles.

Au final, l'aide matérielle s'est concrétisée par l'achat sur place de dix ventilateurs (nécessaires pour supporter la chaleur régnant dans les locaux), d'un ordinateur et son imprimante, et de nombreux livres anglais, hindis et bengalis, pour le développement de l'école. Nous avons nous-mêmes réalisé les travaux de peinture dans les dortoirs des garçons, afin d'améliorer la salubrité des lieux mais aussi pour égayer le lieu de vie des enfants grâce à des couleurs vives. Les enfants ont adoré le résultat ! Nous avons passé beaucoup de temps avec les enfants de l'orphelinat, qui nous ont tout de suite adoptés, ravis qu'on leur prête simplement un peu d'attention et grands demandeurs d'affection. Nous avons organisé des activités manuelles et ludiques (ateliers perles, Pictionnary géant, origamis…) et des jeux collectifs. Afin de les sortir de leur quotidien et de leur faire découvrir les richesses culturelles de leur pays, des sorties ont



été organisées, notamment au zoo, au musée et au parc d'attraction. La barrière de la langue s'est très peu faite sentir, et de façon générale communiquer avec les enfants n'a jamais posé problème.

Pour monter ce projet, il a fallu du temps, de l'énergie et beaucoup de motivation. Nous avons travaillé ensemble à définir nos objectifs, réaliser la plaquette de présentation et démarcher de nombreux partenaires financiers. Nous avons organisé des ventes de gâteaux et des opérations « papiers cadeaux » pour nous autofinancer et communiquer autour de notre projet.

Aujourd'hui, nous sortons tous grandis de cette expérience qui fut humainement très forte. Nous avons vécu de très beaux moments avec les enfants, nous avons aussi découvert une culture et une façon de penser radicalement différentes de la notre. Nous avons vécu également des choses difficiles : ce n'était pas toujours évident de s'adapter et de faire face à une telle misère. Nous préparons actuellement une exposition de photos à la bibliothèque universitaire de notre faculté afin de partager notre expérience avec le plus grand nombre.

« Voir le visage d'un enfant s'illuminer à notre arrivée n'a pas d'égal, et si l'occasion se représentait je la saisirais sans hésiter une seconde. J'espère qu'ils se souviendront longtemps de notre passage, en ce qui me concerne je n'oublierai pas les étoiles dans leurs yeux. »

par Elsa PERQUIS
Bénévole membre de POEMES

http://poemesasso.fr

Animations avec les écoliers dans la cour du centre.

Construction d'une cantine scolaire

Au Pérou, par sept étudiants membres de Solida'rire.

C'est au sein de l'association Solida'rire que s'est constitué notre groupe. Elle regroupe des élèves-ingénieurs du groupe Grenoble INP souhaitant mener des projets de volontariat en France (Téléthon, Sidaction, Restos du cœur...) ou à l'international (au Pérou et au Togo cet été). Notre groupe s'est formé autour d'une envie commune : venir en aide aux *campesinos* péruviens, et plus particulièrement aux enfants.



La fête d'inauguration de la cantine scolaire avec les bénévoles.

Nous avons alors monté un partenariat avec l'association franco-péruvienne Munay ayant une base à Andahuaylas dans la région d'Apurimac au Pérou. Celle-ci nous a indiqué le projet le plus pressant sur place en fonction de nos capacités et nous nous sommes mis d'accord sur la construction d'une cantine scolaire dans le village de Los Angeles. Il a alors fallu récolter les fonds nécessaires pour acheter le matériel sur place et payer un maçon et quelques ouvriers avec lesquels nous allions travailler. Cela nous a demandé beaucoup d'efforts, une répartition des tâches efficaces et une bonne cohésion au sein de l'équipe. Grâce au soutien de nos familles et amis, mais aussi grâce à de nombreux organismes et fondations tels que ACCOR, le Conseil général de l'Isère, le Conseil des élèves de l'INP ou encore grâce à l'organisation d'un repas caritatif au sein de l'INP, nous avons réussi à réunir les fonds nécessaires.

Nous sommes donc partis au Pérou le 8 juillet et avons débuté la mission dès notre arrivée. Il a fallu dans un premier temps visiter le site avec les plans réalisés par Munay. Nous les avons modifiés puis nous avons établi un contrat avec le maçon. Le 12 juillet, nous avons commencé le chantier. Celui-ci nous a pris quatre semaines : fondations, cimentation, sur-cimentation, pose des briques, construction d'une ceinture de ciment, pose de la charpente puis des tôles, aplanissement puis cimentation du sol, pose des portes, des fenêtres et enfin quelques finitions (meubles, lavabo, électricité)... Le travail était très physique, intensif et fatiguant mais, malgré tout, nous sommes restés déterminés et motivés pour améliorer le quotidien de ces enfants péruviens. Nous voulions leur apporter un geste simple pour nous, Occidentaux, à savoir : s'asseoir autour d'une table afin de prendre un repas. Pendant la construction, nous avons réfléchi avec l'école, Munay et la fondation ACCOR, à l'établissement d'un partenariat entre ACCOR et l'école. Finalement, ACCOR a annoncé lors de la fête d'inauguration que la fondation s'engageait à envoyer régulièrement des aliments frais et équilibrés à l'école afin d'améliorer l'alimentation des enfants.

Cette expérience fut évidemment très forte pour chacun d'entre nous sur le plan humain mais aussi sur le plan technique. Nous étions sans arrêt entourés des enfants de l'école et, en quatre semaines, nous avons créé des liens très intenses, ceux-ci nous touchant par leur spontanéïté, leur curiosité et leur joie de vivre. De la même manière, nos relations avec les ouvriers, ou même les habitants, ont beaucoup évolué passant d'une certaine crainte de leur part à une amitié sincère. C'est ce côté-là de la mission qui fut le plus enrichissant et le plus bouleversant. Mais notre engagement dans ce projet nous a aussi permis de développer des capacités techniques (puisque nous avons participé à la construction), d'organisation et de travail en équipe, essentielles pour un ingénieur.

C'était la première fois qu'un projet de cette ampleur était réalisé au sein de notre association et tout le monde était sceptique quant à sa réalisation. Mais nous y avons cru et notre naïveté nous a sûrement permis de réaliser ce projet. Peut-être est-ce la chose à retenir ! Cette année, nous espérons envoyer au moins deux groupes dans la région d'Andahuaylas.

par Pierre BEURET
Bénévole de Solida'rire

http://solidarire.perou2010.free.fr



CERes

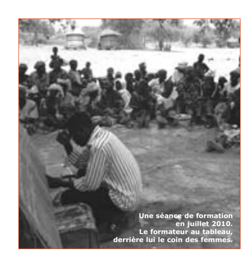
Un projet ambitieux au Burkina Faso.

C'est au Burkina Faso, classé avant dernier pays en termes d'IDH[1], que CERes a décidé d'agir pour lutter contre la malnutrition. L'association y met en place une coopérative agricole en charge d'un périmètre maraîcher de 9 hectares dans un village de 2 000 habitants.



L'équipe CERes et ASAD au village de Tamassogo lors de la mission d'avril 2010.

Le Burkina Faso souffre de l'insuffisance de ses ressources naturelles et de l'aridité de ses sols. En dehors de la saison des pluies qui s'étend sur quatre mois seulement (de juin à septembre), la culture demeure impossible sans aucun moyen d'irrigation. Le projet de CERes s'ancre dans le village de Tamassogo, situé à 125 km de Ouagadougou (la capitale), dont la population vit au rythme de sa production agricole. Il est né du souhait des habitants de développer leur village et de lutter contre la malnutrition qui le touche, notamment pendant ces périodes de sécheresse où la gestion de l'eau est le problème majeur. Ce désir émanant des bénéficiaires du projet est un gage de réussite.



Une séance de formation en juillet 2010. Le formateur au tableau, derrière lui le coin des femmes.

La finalité de notre projet est la mise en place d'une coopérative agricole autonome et durable. Nous apportons une aide matérielle au village par l'achat d'une pompe, la construction d'un système d'irrigation et la mise à disposition des premières ressources nécessaires au lancement de la coopérative. Toutefois, une fois le projet terminé, nous voulons que la coopérative continue à fonctionner quelles que soient les difficultés. Pour cela, nous avons permis aux villageois de suivre une formation au maraîchage, et à la gestion d'un tel périmètre. Les villageois sont conscients qu'une telle formation est la clé du succès, et nous sommes heureux de voir à quel point ils y ont participé. Les ressources ne suffisent pas si les producteurs ne sont pas capables de les gérer. De plus, la coopérative s'appuie sur une convention signée par l'ensemble des producteurs qui s'engagent à en respecter les règles en devenant pleinement acteurs de la coopérative. Cette organisation permettra notamment de faire face à d'éventuels aléas tels qu'une panne de la pompe même une fois CERes retiré du projet. Les retombées positives toucheront tout le village grâce à des rendements supérieurs d'année en année, un gaspillage moindre des semis, engrais ou insecticides naturels, une meilleure régénération des terres, une alimentation plus saine, une meilleure gestion des ventes.

CERes tire sa force d'un partenariat qu'elle a créé avec une association d'étudiants burkinabés : l'ASAD (Association Synergie d'Action pour le Développement). Ces jeunes Burkinabés sont engagés, éclairés, connaissent bien le Burkina, et sont moteurs du développement de leur pays. Ils permettent à notre association de mener une action pertinente en accord avec les réalités du terrain, et bien entendu d'assurer une continuité du projet sur place, même lorsque les membres de CERes sont en France. Ils nous ont accompagné lors de nos trois premières missions dans le village. Ces missions nous ont permis de mesurer les attentes des villageois, et surtout leur implication et leur volonté d'autonomie.

À l'heure actuelle, en France, notre équipe a récolté une partie du budget nécessaire à la finalisation du projet. Sur place la formation a été achevée et une phase de suivi des acquis est en cours par les formateurs. L'achat de la pompe et la mise en place du système d'irrigation seront faites en janvier 2011, pour que la coopérative puisse être lancée en fin d'année.

par Émilie BOURRIER
Secrétaire de CERes

www.ceres-asso.org

Lauréat 2010 des Dotations Nord/Sud de La Guilde

1 - IDH : indice de développement humain

AMP

L'Agence des micro-projets (AMP) est un programme de La Guilde qui accompagne et soutient des petites ou moyennes associations de solidarité internationale à travers 4 missions principales :

- Appui méthodologique aux porteurs de projets à travers des formations ou accompagnement individuel.
- Aide au financement : En lien avec l'Agence française de développement (AFD) et des bailleurs privés, le dispositif des dotations des solidarités Nord/Sud au sein de l'AMP vise à soutenir des micro-projets.
- Mise en place d'un centre de ressources pour favoriser la mise en réseau des acteurs concernés.
- Apport d'expertise pour d'autres dispositifs acteurs de la solidarité internationale.

http://microprojets.org

L'or bleu des steppes

Lauréat 2010 des Dotations Nord/Sud de La Guilde

L'accès et la gestion des ressources en eau, ainsi que la protection de l'environnement, sont aujourd'hui deux enjeux internationaux majeurs. Face à ce constat alarmant, en 2008, une poignée d'étudiants en filière eau et environnement formés à l'ENSIL (École Nationale Supérieure d'Ingénieurs de Limoges) a décidé de se regrouper et d'apporter sa contribution.



Projet Mongolie.
Analyses physico-chimiques et formation de l'équipe locale.

L'association L'eau-tarit

De cette initiative est née l'association L'eau-tarit, en mai 2008, avec pour objectif de développer des projets sur les thèmes de l'eau et de l'environnement, dans une optique de solidarité internationale.
L'association regroupe une quarantaine d'adhérents, dont près de la moitié exerce une profession liée aux domaines de l'eau et de l'environnement ; la seconde moitié est constituée de personnes exerçant dans les secteurs de la médecine, de l'agronomie, de la comptabilité, du droit, de l'archéologie, etc. L'association se veut une structure d'accueil pour des personnes souhaitant réaliser leur projet, en les accompagnant dans le montage, la réalisation et le suivi de leur action. De plus, l'association veille à favoriser l'échange interculturel par la réalisation de manifestations artistiques, éducatives, sociales et culturelles. Actuellement, l'association travaille sur deux volets : un projet de solidarité internationale en Mongolie et des actions de sensibilisation en France.

Projet Mongolie

La Mongolie, pays asiatique frontalier de la Chine et de la Russie, qui compte près de trois millions d'habitants, dispose d'un potentiel minier très vaste. Depuis une dizaine d'années, l'exploitation minière y connaît un accroissement rapide et représente un levier économique puissant, précédant le tourisme et le commerce du cachemire. Néanmoins, cette activité est bien souvent réalisée au détriment des aspects environnementaux, sanitaires et sociaux : contamination de l'environnement et intoxication des populations par des métaux lourds tels que le mercure, le plomb, le cadmium et l'arsenic ; assèchement des ressources en eau ; travail clandestin ; etc. Dans ce cadre, l'association mène un projet intitulé « Vers un environnement non contaminé par les métaux lourds en Mongolie ». Il vise à protéger l'environnement tout en s'inscrivant dans le contexte actuel du pays. Pour atteindre cet objectif, l'association a développé des stratégies variées en collaboration avec ses partenaires mongols : des actions correctives et préventives dans les zones les plus gravement touchées, la formation d'une équipe locale autonome, mais aussi des actions d'ampleur nationale.



Rercherche d'or illégale en Mongolie, avec utilisation de mercure.

L'écho en France

La solidarité internationale a largement dépassé la dimension caritative de ses débuts : les projets menés au Sud permettent de communiquer sur divers enjeux locaux en France ; ils représentent une parfaite opportunité pour organiser des animations et des débats, et amorcer le dialogue. Ainsi, l'association L'eau-tarit a animé des stands pédagogiques lors de la Fête de la science et de la Semaine du développement durable, et dans diverses écoles et centres de loisirs. L'association a également réalisé un reportage intitulé *L'or bleu des steppes*, diffusé en Île-de-France, à Tours, Lille, Dunkerque, Rubrouck, Marseille, Perpignan, Montpellier, Toulouse, Limoges…



Actions en France. Animation d'un stand pédagogique sur le thème de l'eau.

À long terme

Cependant, cette démarche ne peut que s'inscrire sur le long terme. Depuis deux ans, l'association effectue des missions régulières en Mongolie, afin de réaliser des prélèvements de sols, d'eau et de végétaux à des points stratégiques, pour mesurer l'impact et l'évolution des pollutions mentionnées. Ceci s'accompagnera, dans les zones ciblées, d'une dépollution des sols, un traitement des eaux et une aide à la mise en place de procédés d'extraction non-polluants. Ces projets permettront la formation d'une équipe locale. A terme, il s'agira de porter cette initiative à l'échelle nationale, avec d'autres ONG.

par Marc MAILLOT
Responsable de communication



www.leautarit.com

Missions courtes d'appui



Chaque été ils sont plus de 340 bénévoles de 18 à 35 ans à choisir la Guilde et à partir en équipes pour des missions d'initiation à la solidarité internationale.

Pendant un mois ils vivent une expérience solidaire et culturelle dépaysante tout en se rendant utiles auprès de partenaires locaux choisis par La Guilde.
Les missions proposées sont diverses : animation et soutien scolaire auprès d'enfants, cours d'informatique, coopération linguistique, missions sociales et environementales, chantiers, sensibilisation à l'hygiène et à la santé…
L'idée principale n'étant pas de révolutionner les choses sur place, mais plutôt de donner un souffle d'air frais à des projets et à des initiatives locales.
Durant l'été 2010, 344 bénévoles sont donc partis dans 65 missions qui ont eu lieu dans les pays suivants : Bénin, Bolivie, Burkina Faso, Cambodge, Equateur, Georgie, Inde, Kenya, Kirghizstan, Laos, Liban, Madagascar, Mali, Maroc, Rwanda, Thailande, Togo.

Comment s'inscrire pour 2011 ?

Dès janvier téléchargez un dossier d'inscription sur notre site internet et renvoyez ce dossier avant le 31 mars 2011.

http://missions.la-guilde.org

Des missions tremplin

Ces missions d'initiation sont souvent un tremplin pour des jeunes avides d'engagement, d'échanges et d'aventure. Certains souhaitent en effet ensuite aller plus loin et s'investissent dans des missions longues ou encore rejoignent des associations en France ou montent leurs propres projets. C'est le cas de Solène de Thorignac, bénévole 2008 en Georgie.

Vous avez effectué une « mission Guilde » en 2008 en Géorgie, qu'en avez-vous tiré ?
En 2008 j'étais encore étudiante en école supérieure de commerce. Ma formation intégrait un stage bénévole pour inciter les élèves à réaliser une mission humanitaire. Cette expérience a été une vraie révélation. J'ai vécu des moments magiques et rencontré des gens formidables qui aujourd'hui sont devenus des amis. Après cette mission, j'ai souhaité me spécialiser en marketing associatif afin de pouvoir mettre mes compétences à disposition de ceux dans le besoin. J'ai alors réalisé mon stage de fin d'étude au sein d'une ONG au Kenya pour laquelle j'ai développé un département marketing.

À votre retour vous avez décidé de créer Solidarité Marketing, pourquoi ?
Diplômée d'un master spécialisé en marketing, il me semblait nécessaire de me servir de mes connaissances pour la bonne cause et de réunir tous ceux qui désiraient apporter leur aide au cœur d'une association. De plus j'étais confrontée à un marché du travail qui me répétait sans cesse que je n'avais pas assez d'expérience. J'ai donc décidé de me créer moi-même cette expérience et de proposer des offres de bénévolat aux étudiants en marketing ou jeunes diplômés qui étaient dans le même cas que moi. Aujourd'hui après un an nous sommes une vingtaine dans l'équipe et nous aidons huit associations.

Pouvez-vous nous en dire plus sur Solidarité marketing ?
Solidarité marketing est une jeune association loi 1901 spécialisée en marketing. Cette association apporte une aide aux organisations non lucratives françaises ou étrangères qui n'ont pas de département marketing, n'ont pas les moyens matériels ou qui n'ont pas les connaissances dans ce domaine. L'objectif est de les soutenir dans le domaine du marketing. Nous agissons au niveau de la communication, la gestion de projets, la recherche de fonds et de volontaires et la formation marketing.

Quels sont vos projets en cours ?
Aujourd'hui nous aidons des associations situées au Kenya, au Pérou, en Géorgie, en Inde et en France. Nous espérons pouvoir encore collaborer avec de nombreuses associations et nous sommes en recherche de bénévoles pour nous aider à répondre à la demande des associations dans le besoin. Nous commençons d'ailleurs à mettre en place la nouvelle campagne de recrutement des volontaires pour 2011.

Solène DE THORIGNAC
Fondatrice de Solidarité Marketing

http://sites.google.com/site/solidaritemarketing



Photos © S. de Thorignac

Une mission au Bénin

Animation et soutien scolaire.

La dernière fois que j'ai eu au téléphone des habitants du village de Malété, un endroit perdu en pleine brousse béninoise, de violentes inondations avaient gâté les récoltes. Heureux d'avoir des nouvelles, d'entendre les voix de ceux qui me sont devenus chers, j'étais également démuni face au sort qui s'acharnait contre eux. Cependant, ils ne se plaignaient pas mais continuaient d'avoir du courage et de l'espoir face à l'adversité. Quelle belle leçon de vie pour nous qui nous plaignons bien souvent pour des broutilles !



C'est dans ce village que je suis parti cet été en mission courte de solidarité internationale avec La Guilde. Agé de vingt-huit ans, je travaille depuis plus de trois ans en tant que conseiller juridique et fiscal. Suite à un bilan de compétences, je souhaite me tourner vers l'enseignement. Mais depuis un certain temps, je nourrissais le désir d'aller à la rencontre du continent africain mais cette fois dans un cadre différent de celui de « touriste ».

Quelles étaient mes appréhensions avant de partir ? D'abord, la vie en communauté. Heureusement, l'équipe constituée de quatre volontaires était fort sympathique ; cela a contribué pour beaucoup à la réussite du projet. Ensuite, j'avais peu d'expérience en soutien et en animation scolaire. Une bonne préparation s'impose donc, avant le départ. Il est primordial de prendre contact avec son équipe et également avec son entourage (instituteurs, professeurs, animateurs…) susceptible de vous orienter et de vous donner quelques pistes…

À l'arrivée, le village nous attendait avec tous ses enfants aux yeux pleins de vie et d'espoir… Un sacré défi à relever ! L'immersion dans le village a été immédiate. Nos conditions de vie simples étant celles de la plupart des habitants, ceci a permis d'être au plus proche de leurs préoccupations.



Après avoir pris connaissance de notre environnement, nous sommes rentrés très vite dans le vif du sujet ! Pour les classes primaires, il s'agissait de travailler les fondamentaux de la langue française (étude d'un champ lexical à travers la description d'une image, apprentissage ludique des sons, lecture de contes). Les niveaux étaient assez hétéroclites, ce qui pouvait rendre difficile la conduite des cours. Pendant l'année, les enfants sont parfois jusqu'à 60 par classe et il est par conséquent impossible pour l'instituteur d'effectuer un suivi personnalisé. D'où l'importance des missions organisées par La Guilde qui permettent d'approfondir les enseignements et de combler certaines lacunes.
Avec les collégiens et lycées, je souhaitais mettre mes enseignements en adéquation avec le contexte géographique et culturel. J'ai pu ainsi étudier avec les élèves certains auteurs africains francophones ; avec les collégiens, j'ai pu travailler sur l'histoire du Bénin et en géographie, nous avons travaillé sur l'Afrique dans la mondialisation et les enjeux du développement pour le continent. Pour le collège, nous avons mis en place un atelier théâtre avec jeux et exercices d'improvisation. Enfin, avec la renaissance de la bibliothèque orchestrée par Stéphanie et Audrey, nous avons effectué une sensibilisation sur la place de la lecture dans l'éducation.
Quel bonheur de voir les progrès des enfants en lecture et quelle satisfaction lorsqu'un lycéen vient nous voir le soir pour terminer sa leçon de Géographie ! Ils sont animés d'une telle soif d'apprendre !

Humainement, c'est une expérience bouleversante. De retour en France, ma décision de repartir sur le terrain en longue durée était prise. Dans ces pays, les besoins sont tels que je souhaite dorénavant agir sur le long terme.

par Jean-Baptiste RICHY
Bénévole de La Guilde - Bénin en 2010



Photos © J.-B. Richy

Fiche de mission :
Lieu : Bénin, village de Maleté
Partenaire local : Wilfrid Elegbede
Date : juillet et août 2010
Équipe : 4 bénévoles
Objectifs de la mission : Organisation de cours de soutien scolaire et d'animations pour les enfants.

Accro aux missions

La joie n'est pas dans les choses, elle est en eux…

Je suis partie deux étés consécutifs avec La Guilde au Burkina Faso à Kalao au mois de Juillet 2009 et en Bolivie, à Sucre, aux mois de juillet et d'août 2010.

Elle a 8 ans, porte sa petite sœur sur le dos et lave le linge de la maison au puits, avant de hisser sur sa tête un lourd seau d'eau qu'elle ramènera chez elle.
Il a 5 ans, un bâton de berger à la main, il guide un troupeau de quelques moutons plus grands que lui, crie d'une voix étonnamment grave et autoritaire pour un enfant si petit. Puis il vous aperçoit, et du bout des lèvres vous glisse un timide « bonjour » en français.
Il a 12 ans, vient à l'école avec ses trois vaches qu'il prend soin d'attacher à un arbre avant de rejoindre les bancs de la classe. Il est là avec vous et pourtant, toujours un œil dehors, surveillant ses bêtes sans jamais oublier la responsabilité qui lui a été confiée.
Elle a 6 ans, ne parle pas espagnol mais seulement quechua[1], et pourtant elle communique avec vous de manière si touchante que votre complicité se passe de mots et est faite de gestes et d'attentions.
Il a 8 ans, appliqué et consciencieux, il veut toujours bien faire, toujours apprendre plus, il vous sollicite pour que vous l'aidiez, le corrigiez, et puis il s'échappe soudainement, se précipite dehors pour aller travailler en vous expliquant à la volée qu'il lave les bus de la ville pour gagner quelques pesos « parce qu'il doit aider papa et maman ».



Elle, ne vient qu'un petit moment à la bibliothèque du quartier, un moment où elle rit, chante et danse, c'est une échappée belle éphémère mais nécessaire, une parenthèse enfantine qu'elle referme en filant au *mercado campesino*[2], chargée de paniers de fruits et de légumes pour les vendre parce que « maman est malade et n'a plus la force de travailler ».

Deux cultures, deux terres séparées par l'immensité d'un océan, des conditions et des lieux de vie différents : la brousse, la ville ; le silence du champ, le brouhaha du marché… deux couleurs de peau distinctes et pourtant, un même sourire, un même rire, des larmes parfois s'unissent et se confondent dans l'universalité de leurs yeux pétillants. Contents d'être là, heureux d'apprendre et de jouer, oubliant un instant la maturité et les responsabilités qui les attendent au dehors : redevenir enfant, en toute insouciance. Et puis, vous accrochez sur les murs blancs de votre appartement ces sourires et ces regards. Oui, définitivement ils vous ont changé, vous êtes un peu d'elle et un peu de lui aussi. Une mosaïque de couleurs et de vies à laquelle vous pensez si souvent.





Ils ont 8 ans, 6 ans, 13 ans, 7 ans et 9 ans… Au marché ? Aux champs ? À l'école ? Dans la rue ? Où sont-ils ? Dans un coin de cœur et de tête, à jamais.

« Aide moi à m'élever, je t'aiderai à t'élever et nous nous élèverons ensemble. » Proverbe quaker extrait d'un livre de photos *Vive la vie* de M.I.L.K aux Éditions du Chêne.

par Prune AGNIEL
Bénévole de La Guilde - Burkina Faso 2009 – Bolivie 2010

---

1 - Le quechua était la langue des Incas, il est parlé essentiellement au Pérou et en Bolivie.

2 - Le marché paysan de Sucre.





Fiche de mission Burkina Faso 2009
Lieu : Burkina Faso, village de Kalao (250 kms au sud-ouest de Ouagadougou)
Partenaire local : Association pour le développement économique, social et culturel de Kalao (ADESCKA)
Date : juillet 2009
Équipe : 10 bénévoles
Objectifs de la mission : Soutien scolaire / animation : organisation de cours de français et d'activités ludiques et pédagogiques avec les enfants du village. Volet Santé : Sensibilisation des jeunes et des adultes du village aux problématiques liées aux MST / à l'hygiène, au paludisme…



Fiche de mission Bolivie 2010
Lieu : Bolivie, ville de Sucre
Partenaire local : Association Ayni
Date : juillet et août 2010
Équipe : 2 bénévoles
Objectifs de la mission : Organisation et animation d'ateliers de soutien scolaire et de jeux didactiques. Développement d'autres activités éducatives et récréatives pour les enfants.

Photos © E. Dikoume, Fl. Masson et St. Olivier

Immersion en pays massaï

En septembre, alors que je revenais d'une mission d'un an passée entre la Thaïlande et la Birmanie, ma sœur, Camille, reprenait ses esprits après un mois passé dans un petit village du Togo, pour sa première expérience de volontariat international. Rapidement, nous avons eu envie d'aller au-delà du simple récit de nos expériences respectives, et de les partager. Nous avons donc postulé aux missions courtes que propose chaque été La Guilde.



Après plusieurs mois de préparation, nous voilà enfin partis ! Nous atterrissons à Nairobi et, sans traîner, nous laissons derrière nous immeubles, banques et voitures, pour finalement arriver à Malanga, petit village isolé au détour d'une piste en terre rouge. Nous sommes logés dans des bâtiments de pierre, construits l'an dernier et destinés à accueillir des orphelins malades de la lèpre ou du sida. Les trois équipes envoyées par La Guilde de juillet à septembre ont pour tâche d'élever sur le sol brun d'Afrique un dispensaire, ainsi qu'une cuisine.

Soyons francs ! Avant le départ, nous avions tous été séduits par l'image et l'idée de participer à un « chantier humanitaire ». Quoi de plus gratifiant en effet, que de poser de ses propres mains la pierre qui formera l'édifice qui, une fois achevé, matérialise un idéal de service et d'utilité ? Nous étions pourtant prévenus : des imprévus sont toujours possibles ! Et voilà que peu avant juillet, nous apprenons que notre partenaire local n'obtiendra pas à temps les fonds destinés à la construction… Nous convenons donc assez vite de réorienter la mission : si nous travaillons tout de même le matin sur le chantier à creuser, gratter, casser des pierres et mouler des briques avec les moyens du bord, c'est auprès des enfants que nous passons le plus clair de notre temps. Musique, photographie, jeux, rires, magie, peinture… les talents et les idées de chacun sont mis en commun.



Photos © A. Choux, E. Geoffray et F. Marcq

Le temps passe vite. L'expérience était très belle. Très courte aussi. Et déjà, nous sommes de retour. Il est difficile d'évaluer matériellement l'étendue et l'utilité de notre séjour. Notre contribution au chantier est bien maigre. Quant à l'impact de notre action sur la population locale, notamment les enfants, il est impalpable, trop immatériel pour être quantifié. Tous cependant, nous retenons de ce mois de juillet l'émotion d'un échange pur et intense. Chacun en tirera les conclusions qu'il voudra. Pour ma part, et sans doute cela tient-il à mes séjours précédents, plus longs et plus immergés, les missions courtes de La Guilde me semblent devoir être dévorées avec appétit, mais appréhendées avec la plus grande humilité, tant le temps et le recul manquent pour apprivoiser les mentalités, les cultures, et la vie sur place…
Sinon, la vie sur place peut s'avérer délicate, parfois insupportable. Il est donc important de savoir évaluer sa capacité à s'intégrer dans un groupe, de se sentir prêt, curieux. Ne pas rêver que d'exotisme, de girafes ou de chantiers à ciel ouvert, de larmes et d'émotions fortes…

Les missions de La Guilde représentent bien plus que cela. Beaucoup, dont c'était la première expérience, l'ont compris. À l'image d'Hanna qui, quelques mois après son retour, s'est engagée dans des activités associatives au Cambodge pour une longue période. À l'image d'Antoine encore, responsable de l'équipe de septembre qui envisage de revenir sur place et de mettre en place un soutien plus durable au projet de notre partenaire local. À l'image enfin de l'équipe que j'ai eu la joie de mener pendant un mois, et qui, malgré les imprévus et les difficultés, a offert à tous et à toutes, un visage simple et radieux.

par Etienne QUILLET
Bénévole de La Guilde - Kenya 2010



Fiche de mission :
Lieu : Kenya, village de Malanga
Partenaire local : La Maison des Petits Princes Franco-Africain
Date : juillet – août et septembre 2010
Équipe : 10 bénévoles
Objectifs de la mission : Participation à un chantier de construction. Organisation d'animations pour les enfants.

Bienvenue chez Manas [1]

J'ai 29 ans et je souhaitais partir en mission de solidarité internationale afin de vivre une expérience de terrain en donnant simplement de mon temps pour une activité utile dans un monde où tout est marchand. C'est ainsi que je suis partie en juillet 2010 au Kirghizstan, pays montagneux d'Asie centrale, à la croisée de religions et de cultures, avec La Guilde. J'ai passé un mois à Bichkek, la capitale, pour enseigner le français à des enfants et des adultes.

Initialement huit volontaires, nous nous sommes retrouvés à deux au départ. En effet, le Kirghizstan a été le théâtre de soulèvements populaires et d'affrontements inter-ethniques en 2010, ce qui a découragé quelques volontaires, malgré les garanties de sécurité du partenaire local et de La Guilde. Notre réaction à cette situation a été un surcroît de motivation, et de fait, nous n'avons pas été déçus par l'accueil qui nous a été réservé, par le déroulement de la mission et par ce pays trop mal connu des Français. Mon coéquipier et moi avions les mêmes attentes et envies face à cette mission : faire un break avec les habitudes occidentales, une soif de découverte, attiser et satisfaire une curiosité pour les autres cultures, partir à la rencontre de personnes aux priorités, modes et conditions de vie différents. Nous avons eu la chance de vivre une belle immersion dans la culture locale, d'autant plus que nous étions logés dans des familles, qui nous ont fait partager leur quotidien, leur vie familiale, leur histoire autour d'un *plov*, *lagman*, *kumiss* ou *choro* !

Je n'avais aucune formation et expérience en Français langue étrangère (FLE). Mais pour participer à une telle mission, la motivation, l'engagement et le regard porté sur l'autre sont capitaux. En effet, les bénéficiaires souhaitent avant tout un échange culturel, pouvoir rencontrer des Français, voyager à notre contact et s'évader d'un quotidien bien différent du nôtre. Il faut savoir passer outre une timidité qui peut aussi bien venir des bénéficiaires que du volontaire, pour ainsi donner, recevoir, échanger et profiter : vivre sa mission. C'est alors une vraie découverte mutuelle.

Avant le départ, il est primordial de s'informer sur le pays et la culture, ce qui ne fera qu'attiser l'intérêt et la curiosité, mais aussi réfléchir sur la culture que nous portons ! C'est aussi préparer la mission elle-même (matériel, idées) tout en restant flexible une fois sur place. En effet, certains imprévus et demandes des bénéficiaires nécessiteront toujours une adaptation « improvisée » ! Partir en mission, c'est accepter de s'adapter à de nouveaux repères socio-culturels, aller à la rencontre de l'autre et de l'inconnu, respecter et comprendre l'autre dans ses différences. C'est donner un peu de soi-même et apporter un peu de sa vie, sa culture et la confronter à celle de l'Autre. L'objectif d'une mission de solidarité internationale n'est pas de changer le monde mais plutôt de « faire voyager », de rencontrer et apprendre une nouvelle culture.

J'ai été marquée par la reconnaissance des locaux pour notre venue, malgré les problèmes socio-politiques du moment. Leur hospitalité désintéressée, leur générosité et curiosité m'ont particulièrement touchée, mais aussi leurs valeurs humaines, la solidarité et leur attachement aux traditions. Chacun revient de mission avec une recherche d'authenticité dans les rapports humains ; on relativise notre quotidien après avoir côtoyé des personnes qui savent beaucoup plus partager et portent en elles une richesse et une identité que nous avons bien souvent perdues pour une vie facile et égoïste. Et surtout, en partant, laissez votre montre en France : notre perception mercantile du temps n'a pas sa place là-bas !



Avec Benoît (autre volontaire) et Danylar (de ma famille d'accueil).

par Nathalie CROISIER
Bénévole La Guilde - Kirghizstan 2010

Fiche de mission :
Lieu : Kirghizstan, Bichkek
Partenaire local : Alliance Française de Bichkek
Date : juillet 2010
Équipe : 2 bénévoles
Objectifs de la mission : coopération linguistique et culturelle

1 - Manas : est le héros mythique, unificateur des Kirghizes.



Les élèves de l'alliance française.

Sur la route vers Issyk-Kul.

Photos © N. Croisier

Le tourisme comme outil de développement

Pour la deuxième année consécutive, je suis parti en mission pendant un mois à Sirabougou au Mali. Quand j'ai consulté les propositions de missions de La Guilde, l'originalité de ce projet m'a immédiatement séduit, autant que la possibilité de découvrir un pays mythique, le Mali, et de partager le quotidien de ses habitants pendant quelques semaines.

Dans ce petit village, où cohabitent les ethnies bambara, peule et bozo, est né depuis plusieurs années le projet d'un campement de tourisme solidaire dont les bénéfices sont gérés par un comité de gestion communal et utilisés pour des projets locaux (aide à l'école, etc.). En France, l'association Voyage en Solidaire a vu le jour en 2003 pour aider et encourager ce projet, et au Mali l'agence de voyage Mali Travel Tour, s'est immédiatement jointe au projet.

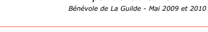
Après une première phase de définition et de collecte de fonds, le bâtiment principal a été construit à la fin 2008 et a progressivement commencé à accueillir des touristes. Quatre habitants du village travaillent au campement : un gérant, un cuisinier, un gardien et un agent d'entretien. La mission des deux équipes Guilde dont j'ai successivement fait partie consistait en plusieurs points. Il s'agissait d'abord de travailler à la réalisation de devis pour agrandir ou rénover le campement, de lancer quelques travaux d'entretien courant, ou de vérifier que certains travaux avaient été bien faits. Il fallait ensuite contribuer à améliorer le fonctionnement au sens large du campement que ce soit la diversité des plats servis, l'approvisionnement en denrées alimentaires (et répondre au souci de stimuler la production locale), la qualité du service rendu, la propreté, l'expression française des agents, etc. Nous avions aussi à imaginer quelles activités pourraient être proposées aux visiteurs de passage à Sirabougou : pêche, découverte de la savane et des sites archéologiques voisins, confection de statuettes en banco, jeux de société africains, visite du village et découverte des activités de ses artisans. Enfin, deux jours par semaine, nous avons contribué à maintenir le lien entre les élèves, les étudiants et l'école communautaire du village.



Notre intégration au sein de la population a été grandement favorisée par la présence au village de lycéens en vacances qui étudient habituellement à San ou Bamako. Leur expression française étant souvent de bonne qualité, nous avons pu beaucoup échanger avec eux et, à travers eux, entrer facilement en contact avec les habitants, que ce soit au village, au campement, ou au puits installé à proximité. Jouer aux cartes ou au football avec eux a participé à l'établissement de liens de confiance et de relations saines entre les habitants et les touristes, objectif essentiel pour un tourisme à visage humain autant qu'outil de développement économique pérenne.

Lorsque j'ai quitté Sirabougou après mon premier séjour là-bas, j'ai pris conscience qu'il s'agissait d'une des expériences humaines les plus puissantes que j'avais jamais vécues et probablement que je ne revivrais jamais. C'est avec joie et impatience que j'ai eu la chance de préparer mon second voyage chez mes amis maliens. La pluie, les moustiques, la fatigue du voyage ne sont rien au regard du bonheur que j'ai eu à partager ces semaines en leur compagnie.
Je retiens de mes deux séjours là-bas des liens d'amitié très forts, ainsi qu'une remise en cause profonde des idées préconçues que l'Occident a forgé sur l'Afrique et les Africains, qui malheureusement se perpétuent encore sous diverses formes à notre époque.

par Jonathan CHENAL
Bénévole de La Guilde - Mai 2009 et 2010



Fiche de mission :
Lieu : Mali, village de Sirabougou
Partenaire local : Voyage en Solidaire
Date : mi-juillet – mi-août 2010
Équipe : 4 bénévoles
Objectifs de la mission : Faire un état des lieux du campement et des activités proposées aux touristes. Organiser des activités pour les enfants et les étudiants en vacances (soutien scolaire, animations).



Photos © J. Chenal

Un chantier de reboisement au Togo

Jeune titulaire d'une licence en Géoscience et chef d'équipe chez IBM à Montpellier, j'ai eu envie de faire quelque chose d'important pour fêter mes 25 ans. Attiré par l'humanitaire, sensible aux questions d'environnement et désireux de découvrir un nouveau pays et une autre culture, j'ai donc cherché une mission qui pourrait convenir à mes attentes.

C'est ainsi que j'ai découvert La Guilde, qui propose un vaste choix de pays et de types de missions. J'ai eu la chance d'être retenu pour partir en juin 2010 au Togo, pour une mission d'un mois, afin de lutter contre la déforestation, en partenariat avec une association locale Djidjole Afrique.
Après une préparation individuelle et collective avec mon équipe (10 bénévoles), nous avons enfin décollé pour Lomé. Une fois sur place, l'immersion a été très rapide, facilitée par la chaleur, la convivialité, et la bonne humeur des membres de Djidjole. Bien entendu, il y avait une rupture avec la vie française, du point de vue des conditions climatiques, de l'environnement et du niveau de vie, mais c'est justement ce que j'étais venu chercher et ce à quoi je m'étais préparé.
Notre lieu de mission était un village de 1 500 habitants, à 90 minutes de route de Lomé, répondant au nom d'Amakpape, dans la région des plateaux. Très vite nous avons commencé les activités, réparties en deux principaux axes : le chantier de reboisement ; l'animation et la sensibilisation aux questions d'environnement avec les enfants du village.

L'équipe étant bien soudée et dynamique, sans aucun clivage Français/Togolais, nous avons pu mener à bien notre mission dans les temps, tout en ayant des activités en plus, comme des cours de Djembe, des ateliers d'échange culturel, des excursions pour découvrir le pays. Nous avons même pu suivre les matchs du mondial de foot, dans un petit bar de brousse, avec les enfants sur les genoux, et une chèvre attachée à la table sur laquelle se trouvait le téléviseur... très typique !

Cette mission s'intégrant dans une démarche à moyen/long terme, nous n'avons pas vraiment pu voir les effets immédiats de nos actions, mise à part la grande satisfaction de voir un champ du village rempli de nos plants d'arbres. Au final, cette expérience aura été extrêmement forte et enrichissante pour moi d'un point de vue humain, spirituel ou encore émotionnel. Si j'ai pu en profiter pleinement sur place, c'est en partie parce que je savais ce que je venais chercher en participant à cette mission,



et que je m'y étais préparé mentalement et physiquement.

Pour terminer je veux transmettre ce message à tous ceux qui cherchent une expérience forte, utile, enrichissante, et dépaysante : n'hésitez pas et partez vous aussi en mission !

par Olivier PICHOT
Bénévole de La Guilde - Bénin juin 2010

Fiche de mission :
Lieu : Togo, village Amakpape (région des plateaux, 1h30 de Lomé)
Partenaire local : Association Djidjole Afrique
Date : juin 2010
Équipe : 10 bénévoles
Objectifs de la mission : Lutter contre la dégradation de l'environnement et la déforestation. Impliquer et sensibiliser la population locale aux problématiques environnementales. Planter 1 000 jeunes pousses d'arbres.

Photos © O. Pichot

« Bel avenir » à Phom Penh

Alix et Alix, deux jeunes femmes ayant terminé leurs études et voulant, avant d'entrer dans la vie active, donner de leur temps pour une association à l'étranger, sont parties deux mois au Cambodge au sein de l'association Anakut Laor, partenaire de La Guilde. Elles témoignent de leur riche expérience.



Au mois de janvier 2010, grâce à La Guilde, nous avons quitté Paris pour le Cambodge, afin de réaliser une mission bénévole de deux mois au sein d'une ONG locale, Anakut Laor (signifiant : « Bel avenir » en khmer).

Créée par un Français, Jean-Yves Dufour, et gérée sur place par un personnel local khmer, il s'agit d'un foyer, situé à Phnom Penh, accueillant des jeunes filles atteintes du sida et, pour certaines, orphelines ou mises à l'écart par leurs familles. L'effectif restreint du foyer (une petite vingtaine de filles) permet de recréer une sorte de cocon familial. Quatre « mamans » vivent avec les filles, s'occupant de l'intendance et apportant une chaleur humaine et une écoute. Soignées et scolarisées, elles essaient de vivre la vie de toutes les petites filles et adolescentes de leur âge.
Le foyer n'existant que depuis 2005, la question de l'avenir des filles commence tout juste à se poser. En effet, Anakut Laor accueille des petites filles et adolescentes et n'a pas vocation à continuer à les prendre en charge à l'âge adulte. Il faut donc se préoccuper de leur apprendre un métier afin qu'elles puissent voler de leurs propres ailes. Au Cambodge, beaucoup d'ONG proposent des formations professionnelles et notre mission consistait donc à rencontrer ces ONG, pour recenser les possibilités s'offrant aux filles, en tenant compte de leurs niveaux scolaires très disparates, de leurs envies et attentes, et évidemment de leur maladie, qui les empêche malheureusement de prétendre à certains emplois. À côté de cette mission, nous avons eu à gérer le suivi médical de certaines filles et le fonctionnement au quotidien du foyer, en lien avec l'éducatrice cambodgienne, seule membre du personnel à parler anglais. Par notre présence, nous servions également de relais entre l'équipe française et l'équipe cambodgienne. Habitant nous-même au sein du foyer, nous avons pu vivre à son rythme, nous imprégner de son fonctionnement et, malgré la barrière de la langue, profiter de grands moments de complicité avec les filles.

Nous nous sommes rencontrées pour la première fois quelques semaines avant notre départ et avons pu préparer ensemble notre mission. Jean-Yves Dufour nous a également présenté le contexte et le fonctionnement du foyer ainsi que notre mission à venir. Ayant toutes les deux des raisons différentes de vouloir partir, mais l'envie commune de donner de notre temps et de nous investir dans une action solidaire, nous avons vécu notre mission avec la même intensité et la même motivation. Ne connaissant pas (ni l'une, ni l'autre) l'Asie, cette mission a été une véritable découverte. Nous avons d'ailleurs profité de notre présence au Cambodge pour voyager dans les pays voisins, au Laos et au Vietnam. Devenues de vraies amies, nous avons, plusieurs mois après notre retour, un plaisir immense à nous remémorer notre mission à Anakut Laor, expérience très enrichissante, sur le plan culturel et humain.

par Alix PIERRARD
et Alix DE POULPIQUET
Bénévoles de La Guilde - Cambodge 2010

Fiche de mission :
Lieu : Cambodge, Phnom Penh
Partenaire local : Association Anakut Laor (Bel Avenir)
Date : janvier et février 2010
Équipe : 2 bénévoles
Objectifs de la mission : Mission auprès des jeunes filles pour les aider à trouver un avenir professionnel en leur trouvant des formations en adéquation avec leur profil.





Anakut Laor

Un partenaire de choix au Cambodge.

Depuis 2009 La Guilde et l'association Anakut Laor organisent des missions courtes au sein du foyer pour jeunes filles orphelines atteintes du sida créé par l'association à Phnom Penh. Les bénévoles, uniquement des filles, viennent en aide aux jeunes filles et au personnel du foyer (cf. article précédent)**. C'est un projet et une mission touchants.**

Une idée originale

Recréer une vie de famille
pour des orphelines du sida
à Phnom Penh au Cambodge.

Jean–Yves et Dominique Dufour ont travaillé, l'un comme chef de mission de Pharmaciens sans frontières et l'autre comme volontaire dans l'orphelinat des Sœurs de la charité de Mère Térésa au Cambodge. Ils constatèrent qu'il n'existait aucun lieu pour des adolescents orphelins de leurs deux parents et atteints du sida. Jusqu'en 2004, il n'y avait pas de traitement pour les enfants qui mouraient délaissés. Ce progrès donna enfin un espoir de vie de l'ordre de trente ans et peut-être plus de nos jours.
Aussi décidèrent-ils avec l'aide de quelques amis de créer une maison spécifiquement conçue pour des adolescentes afin de les préparer à leur vie d'adulte.

L'objectif d'Anakut Laor

Donner une chance aux adolescentes orphelines du Cambodge affectées par le sida de vivre, comme les autres enfants, dans un foyer de petite taille recréant de façon aussi proche que possible une vie de famille.

Conditions d'accueil

dans la maison.

Être une fille âgée de 10 à 15 ans, avoir perdu ses deux parents du sida et être atteinte de cette maladie, n'avoir personne dans la famille proche capable ou voulant prendre soin d'elle principalement sur le plan financier ou médical ou habitant trop loin d'un centre de traitement. Toutes les pensionnaires reçoivent un traitement.

Des khmers

s'occupent d'autres khmers

Pour éviter l'assistanat permanent, une association avec un Conseil d'administration cambodgien de huit membres, tous liés au monde de l'éducation et de la santé ou des ONG, a été créée : Anakut Laor signifiant « un bel avenir ». Le personnel khmer, constitué de quatre mamans de substitution et d'une tutrice, prennent soin des filles dans deux maisons qui accueillent en permanence entre douze et seize enfants. Elles vont dans les écoles du quartier et sont suivies à l'hôpital pour leur maladie.

En France

Une association a été créée en septembre 2005 pour récolter des fonds pour le fonctionnement des deux maisons.

Pourquoi faire appel à des bénévoles de La Guilde ?

Pendant les premières années de 2005 à 2008, nous ne voulions que des Khmers pour s'occuper du programme. Nous nous sommes rendu compte de la limite de ce choix. Du fait de notre présence tous les ans à raison de séjours de deux à trois semaines, tous les quadrimestres il était impossible de faire évoluer les choses et de faire bien comprendre notre message. Nous connaissions La Guilde, et par hasard deux jeunes femmes sont parties en donnant de leur temps pour Anakut. Cette première expérience, bien que peu préparée, a été très positive. Elle nous a permis d'avoir un retour d'informations très utile. Nous avons alors organisé un second séjour de trois mois pour deux autres jeunes femmes qui ont pu préparer des dossiers sur les études que nous pouvions envisager pour nos jeunes filles. Cela a permis de prendre un temps de réflexion et d'action que le personnel local n'avait ni le temps ni les capacités de faire. Une troisième mission a été organisée cet été sur trois mois et a permis dans le cadre d'un stage de fin d'études à une autre bénévole de mener à bien une étude financière et budgétaire plus précise et de faire un bilan qualitatif avec une diététicienne des besoins et manques éventuels.

L'avantage de La Guilde est de faire partir les jeunes dans un cadre structuré, de toucher des jeunes par d'autres voies que les nôtres, de définir les objectifs de la mission et de bénéficier d'un recrutement adapté.

par Jean-Yves DUFOUR
Secrétaire général d'Anakut Laor

www.anakutlaor.org








Les animateurs.

Nouveau partenariat au Burkina Faso

La Guilde et l'association ICCV au Burkina Faso ont initié ensemble un nouveau partenariat et ont ainsi monté une toute première mission en juillet 2010. Une mission, axée sur le soutien informatique, particulièrement plébiscitée par les bénévoles et par les bénéficiaires sur place ! Le responsable de cette association témoigne.

Je suis coordinnateur de l'association Initiative communautaire changer la Vie/Nazemce que j'ai fondée avec ma mère et des amis en 2002. Située à Ouagadougou au Burkina Faso, elle travaille pour le bien-être des enfants défavorisés et des femmes. L'éducation, la santé et la promotion des droits de la femme sont les grands domaines d'action de notre association.

L'ouverture et le partenariat aidant à la complémentarité et au dialogue des cultures, ICCV et La Guilde se sont rencontrées en novembre 2009 et un chantier de solidarité fut monté pour l'été suivant au Burkina. Il a été pensé et totalement écrit selon nos besoins : nous avions un problème de formation en informatique de nos membres ; également, nous étions à la recherche d'un instrument de communication afin de nous rendre plus visibles sur le net.
Le premier juillet 2010, venus de France, Barthélémy, Lucie, Claire… (tous bénévoles de La Guilde) arrivaient à Cissin, notre quartier. Là, ils pouvaient travailler main dans la main avec les animateurs d'ICCV. Après trois jours d'observation, mis à profit pour découvrir les quartiers et les centaines de visages rencontrés, la formation pouvait commencer.

En petits groupes, les adolescents faisaient leurs premiers pas dans l'initiation aux logiciels Word et Excel. Tout était source de fascination pour eux ! À côté, les animateurs de la maternelle, de la bibliothèque, de l'alphabétisation et du parrainage se familiarisaient avec les rudiments du langage informatique. Pendant ce temps, les responsables des services rassemblaient des écrits, des photos et des vidéos pour la conception d'un blog et d'un site internet. Pédagogie active, patience, motivation créaient une symbiose entre les bénévoles, les travailleurs et les apprenants. En un mois la satisfaction est totale : les bénéficiaires utilisent leurs compétences nouvelles dans leur quotidien ; le nouveau site internet est lancé (un site web dont l'adresse figure ci-dessous).
Quant à la vie avec la population elle n'était qu'intégration, échange et bonne ambiance. Dans les quartiers, les bénévoles étaient accueillis et invités dans les familles, ils discutaient avec tout le monde et participaient aux fêtes et cérémonies. Au niveau culinaire, musical et culturel, ils ont pu découvrir les plats burkinabés, vibrer aux rythmes du djembé et de la danse warba ; Henriette (la couturière du quartier) les a habillé avec les couleurs chaudes d'Afrique. Enfin, ils ont visité le musée du masque à Manéga ainsi que Bobo et Banfora.

Était-il nécessaire de recevoir les bénévoles français à l'ICCV ? Sans hésiter je dirais oui ! Le chantier répondait à un réel besoin que je ne pouvais combler avec l'expertise communautaire. Bien sûr, il y a des informaticiens au Burkina mais les prix de formation et de conception de site sont hors de prix pour notre association. La stratégie de La Guilde est originale : elle n'impose rien, ne fait pas le projet, mais l'accompagne en sélectionnant des bénévoles aux compétences adaptées pour appuyer les animateurs locaux. À côté, il y a cette remarquable et permanente communication avec La Guilde. Je mentionnerait également la bonne formation de ses bénévoles en amont de la mission qui favorise l'inter-culturalité et l'intégration ! Merci à La Guilde et bon vent à notre partenariat !


par Simon NACOULMA
Coordinateur ICCV

www.iccv-nazemce.webou.net


Le cours d'informatique.

Salariés volontaires

Quand l'entreprise se mobilise hors des frontières.

Virginie Bernard, 31 ans, chef de produit marketing au sein du groupe Bel, a été à l'initiative au sein de son entreprise d'un projet de mission humanitaire. Elle a ainsi entrainé un groupe de 16 salariés de différents services à participer en février dernier à une mission de deux semaines en Équateur organisée par La Guilde.

Comment vous est venue l'idée d'organiser ce projet au sein de votre entreprise ?

Cela fait maintenant cinq ans que je fais du marketing chez Bel. C'est un métier très intéressant qui demande réactivité et compréhension du consommateur, mais je ressens de plus en plus l'envie d'être actrice dans un domaine plus humain. J'ai la chance de faire partie d'une entreprise qui porte des valeurs éthiques et qui encourage les projets de cohésion d'équipe.
Souhaitant depuis longtemps donner du temps et de l'énergie pour une cause solidaire (mon expérience bénévole à la Croix rouge m'a confortée dans ce choix, et m'a donnée envie de participer à un engagement au-delà des frontières pour une action de développement), c'est tout naturellement que j'ai proposé de monter un projet de mission solidaire avec mes collègues.

Comment avez-vous ensuite organisé cette mission ?

J'ai rencontré différentes associations œuvrant pour l'enfance et la nutrition (deux causes dans lesquelles Bel est impliqué). J'ai choisi La Guilde dont le programme Ecuasol s'occupe d'accueillir des enfants issus d'un bidonville de Quito. Pourquoi ce choix ? Un réel besoin identifié sur place, une association structurée mais aussi flexible pour s'adapter aux contraintes de l'entreprise (deux semaines de missions, des personnes non expérimentées dans la solidarité, des conditions matérielles et de sécurité correctes).
Ensuite, a commencé une longue phase d'affinage de la mission avec La Guilde (définition de l'action, budget, logistique…), puis de communication en interne pour faire connaitre le projet, susciter l'adhésion des salariés, mais surtout de la direction, ultime décisionnaire du projet. Le projet, en lien avec les valeurs du groupe, a rencontré un vif enthousiasme auprès de tous: une occasion de créer de la cohésion entre les salariés dans une période difficile.

Comment la mission s'est-elle déroulée ?

Seize personnes sont parties et d'autres ont soutenu le projet depuis la France (parrainage d'enfants, collecte de dons, échange de dessins entre les enfants du personnel Bel et les enfants du bidonville, cours d'espagnol). J'ai été très touchée par la grande mobilisation et le soutien de nombreux collègues. Sur place, nous nous sommes répartis en groupes de cinq au sein de trois associations locales : Ecuasol (rénovation et peinture du mur d'enceinte du nouveau centre d'accueil avec les enfants), Essor Ecuador (développement du potager de l'association) et Saint-Juan-de-Jerusalem (échange de compétences, réflexion sur la communication et la récolte de fonds, puis aide à l'encadrement d'enfants).



Quel bilan faites-vous de cette expérience ?

Ce fut une expérience très positive pour les salariés et pour les associations.
L'objectif de cohésion est atteint. Les salariés étaient enthousiastes, impliqués et la création de liens humains profonds et durables se sont noués. Le fait de vivre une telle expérience permet le dépassement des clivages liés aux différents métiers et aux hiérarchies.
Chacun s'est réellement sensibilisé à la solidarité et aux problématiques des pays du Sud. Des échanges riches avec la population locale et les volontaires de La Guilde ont eu lieu. Aujourd'hui une volonté de persévérer et de s'investir davantage dans des projets de solidarité existe. J'ai adoré cette mission qui me conforte dans mon désir de continuer à m'impliquer pour de telles causes et je me réjouis de garder un lien durable avec l'association Ecuasol à travers le parrainage d'un petit garçon du centre, Anthony.

par Virginie BERNARD
Chef de produit chez Bel

Si vous êtes interessé par une mission au sein de votre enterprise, contactez :
veronique.demont@la-guilde.org





Photos © V. Bernard - Bel

Partir en mission de solidarité

C'est un projet à préparer.

Vous êtes à présent bien décidé à vous rendre utile, à découvrir d'autres cultures, à vous investir auprès de partenaires locaux qui œuvrent pour le développement de leur pays. Une fois la décision prise, le partenaire local et la mission trouvés, il est temps de passer à l'action et de préparer cette mission.

Guide pratique pour se préparer au départ

Comment trouver des financements ?

En étant bénévole, la plupart des frais liés à la mission sont à votre charge :

- Les billets d'avion.
- L'assurance (rapatriement).
- Les frais administratifs (visa, passeport) et médicaux (médicaments, vaccins).
- Les frais de vie sur place (nourriture, logement, transports, etc..). Dans certains cas, ils peuvent être supportés par le partenaire local. Ce partenaire peut, notamment, proposer de vous loger gratuitement.

Pour partir à la recherche des fonds nécessaires, le mieux est de commencer par constituer un dossier de présentation de votre mission, comprenant les informations suivantes :

- Une présentation de vous, de l'équipe et du partenaire local.
- Le contexte et les objectifs de la mission.
- Les informations pratiques (logistique, durée…).
- Un budget détaillé.

Ensuite voici quelques pistes intéressantes à creuser :

- Organiser des ventes de gâteaux, des soirées thématiques, ou encore trouver un job pour vous auto-financer.
- Parler de votre projet de mission autour de vous : amis, familles et proches. Ils sont souvent touchés et vous aideront volontiers. Cette démarche possède aussi l'avantage de sensibiliser votre entourage.
- Contacter les collectivités locales, les mairies, les Conseils généraux et régionaux qui proposent très souvent des bourses pour les jeunes ayant des projets. Contactez-les très en amont pour en connaitre leurs modalités.
- Renseignez-vous sur d'autres dispositifs dédiés aux jeunes tels que Envie d'Agir, Déclics jeunes (fondation de France), JSI / VVSI... À vous de prendre contact avec chaque organisme afin de connaître leurs exigences et leurs modalités.

À quoi faut-il penser avant le départ ?

S'informer sur le pays :
Partir dans un lieu souvent isolé et en imprégnation totale, implique de s'informer au maximum au préalable sur le pays, sa culture et ses traditions. Vous devez, notamment, vous renseigner sur les conditions sécuritaires du pays. Pour cela, vous pouvez vous rendre sur le site internet « Conseils aux voyageurs » du Ministère des Affaires étrangères. N'oubliez pas de partir avec le numéro de l'Ambassade ou de Consulat de France, il pourra notamment vous servir en cas de perte ou de vol de papiers.
Dans certains pays il est également préconisé de s'enregistrer à l'Ambassade ou au Consulat dès votre arrivée, renseignez-vous.

La santé :
Il est impératif de prendre rendez-vous avec votre médecin qui saura vous prescrire les bons médicaments à emporter sur place (penser à constituer une bonne trousse à pharmacie personnelle et d'équipe). Il vous faut faire le point sur les vaccins usuels et peut être en recevoir de nouveaux.
Nous vous recommandons aussi de prendre rendez-vous avec votre dentiste pour faire un bilan, et partir ainsi avec une dentition saine.

L'administratif :
Avant toute chose, vous devrez être en possession d'un passeport en cours de validité (dans certains cas avec une date de validité supérieure de 6 mois à votre date de retour). En fonction du pays où vous vous rendez, il vous faudra faire une demande de visa (auprès de l'ambassade du pays en question).

Check-list avant de partir

- Vérifiez la validité de votre passeport.
- Faites une demande de visa (si nécessaire).
- Scannez vos papiers importants (passeport, visa) et envoyez-les sur votre propre adresse e-mail.
- Consultez un médecin et un dentiste.
- Souscrivez une assurance rapatriement.
- Notez le numéro de l'Ambassade ou du Consultat de France.

Se préparer à l'expérience inter-culturelle

Bérangère Millon, ancienne volontaire en Amérique latine (et également en mission de service civique à La Guilde l'année dernière) nous fait part de son expérience.

« À la suite de mes études de psychologie, j'ai eu envie de partir. Envie de partir pour vivre ailleurs, pour découvrir une autre culture, pour avoir une action constructive en dehors de mon quotidien. Je suis donc partie un an avec l'association Enfants du Rio à Lima, au Pérou. Ma mission était de participer à l'ensemble des actions menées par l'équipe de salariés auprès des enfants des rues (visites de rue, suivi des jeunes dans leur famille ou dans les centres d'accueil et accueil de jour).

L'expérience du volontariat et de l'expatriation est marquante. Elle entraîne une découverte des autres, d'une autre culture mais aussi de soi. Cette expérience peut être constructive comme destructrice, et la préparation en amont de la mission peut permettre d'influencer ce vécu.

La préparation au vécu de la mission est à la mode, mais très importante. C'est un exercice subtil. Il s'agit de se projeter suffisamment pour ne pas trop perdre ses repères, tout en se laissant porter par l'aventure, en développant sa capacité d'adaptation. Ce qui est finalement recherché à travers les sessions de préparation au départ, c'est de faire prendre conscience au futur volontaire des notions qui pourront potentiellement le toucher et le bouleverser (le climat, les transports, le niveau de développement, les différences culturelles dans les comportements, les habitudes de vie…) afin qu'il puisse, le moment venu, mobiliser sa capacité d'adaptation avec sérénité. Au-delà de ces notions relatives au pays, la capacité d'adaptation du volontaire sera mise à l'épreuve par la réalité du terrain (les différences avec la mission proposée initialement), par le vécu en « communauté » et par la découverte de soi que cette situation entraîne.

La préparation à la différence culturelle se fait avec la même approche. Elle a pour objectif d'éveiller les consciences, de questionner le volontaire sur son positionnement par rapport à l'autre, sur les clichés, les idées reçues qu'il peut avoir sur les autres cultures. La notion de « cliché » est un peu grossière mais encore très présente. C'est naturellement, dans un certain sens, le moyen d'appréhender aussi, et facilement, un nouveau groupe. La préparation invite le volontaire à se décentrer de sa propre culture, à considérer les sujets sur un plan plus global que son propre prisme. Cela lui permettra de ne pas rester dans l'incompréhension face à certains sujets à teneur culturelle forte. En effet, la culture touche à des éléments fondateurs de nos sociétés : la vie, la mort, la conception du temps, la place de l'homme, de la femme… L'objectif est donc de pouvoir accéder à un certain niveau de compréhension, sans nier sa propre culture. Le volontaire choisira ou non d'intégrer ces nouvelles approches dans son schéma, en fonction de l'importance qu'elles pourront avoir à ses yeux.

Au Pérou, par exemple, la famille est très importante. Au cours du suivi d'un enfant, une des premières étapes sera de rentrer en contact avec sa famille pour l'aider à recréer un lien. De mon point de vue de Française, c'est une notion que j'ai mis du temps à intégrer. Comment penser aider un enfant à recréer un lien avec une famille qu'il a quittée, sous entendue malveillante, alors qu'en France, dans certaines situations on cherchera à le protéger et à l'écarter de celle-ci ? Après m'être imprégnée quelque temps de la culture péruvienne, et grâce aux échanges avec l'équipe, j'ai compris que cette méthode prenait son sens dans le fonctionnement de la société péruvienne même.

Au-delà de la préparation à la rencontre d'une nouvelle culture, il ne faut pas négliger l'effet du retour dans sa propre culture. Le vécu peut être celui d'une désillusion ou d'une idéalisation de sa propre société. Ce sentiment pourra varier en fonction de la vision adoptée par le volontaire au cours de sa mission, sur sa propre société d'origine. Par exemple, certains volontaires prendront conscience des forces du système français ou à l'inverse, d'autres, de ses faiblesses.

La préparation touche des sujets variés, elle est essentielle, et peut porter un vécu constructif de l'expérience de la mission. Elle n'en est néanmoins pas la seule garante. Car on peut penser qu'elle ne sera efficace que si elle est couplée à une certaine capacité d'adaptation. »



Photo © B. Millon

Le service civique nouveau est arrivé !

Dans le paysage des volontariats, le service civique a fait une apparition remarquée en 2010. Focus sur un dispositif puissant permettant l'engagement des jeunes de 16 à 25 ans en France et à l'étranger.

Génèse du service civique

Il y a encore quelques années(1), les jeunes hommes français effectuaient leur service national. La plupart du temps, ils le faisaient dans les armées. Mais d'autres formes existaient : dans les entreprises, les administrations ou les associations.
Sous la présidence de Jacques Chirac, avec la professionnalisation de l'armée, le service national fût suspendu. Certains ont regretté la perte de ce moment essentiel de mixité sociale. Une autre forme est alors apparue en 2006 : le service civil volontaire (instauré par la Loi sur l'égalité des chances, loi n°2006-396 du 31 mars 2006, J.O. du 2 avril 2006).
Cependant le dispositif manquait cruellement d'ambition et de financements. Les missions prévues de 6 à 24 mois étaient, la plupart du temps, limitées à 9 mois. Les agréments complexes étaient donnés au compte-goutte.

Suite à la dernière campagne présidentielle, où les deux principaux candidats avaient pris l'engagement de re-créer un service national civil, Martin Hirsch, devenu Haut commissaire à la jeunesse, a mis en œuvre ce dispositif et a lancé le service civique(2).

Les nouveautés

Basé sur le principe du volontariat, le service civique a pour objet de renforcer la cohésion nationale et la mixité sociale (nous sommes ici sur des valeurs identiques au service national). Il « offre à toute personne volontaire l'opportunité de servir les valeurs de la République et de s'engager en faveur d'un projet collectif » (extrait du code du service national, art., L 120-1.I).

Volontaire donc ! Mais fallait-il le rendre obligatoire ? À cette question Martin Hirsch explique : « Le débat a lieu d'être. Certains sont partisans de rétablir un service obligatoire. Pour le moment, je pense que ce serait un très mauvais signe que nous donnerions à la jeunesse. » Il étaye ces propos par un exemple : « Si on confie à un jeune une mission d'aide aux personnes retraitées, et qu'il le fait par contrainte, nous risquons de voir des cas de maltraitance se développer. »

Le service civique s'effectue au sein d'une structure morale agréée, dans des missions d'intérêt général reconnues prioritaires pour la nation (culture et loisirs, éducation pour tous, développement international, environnement, intervention d'urgence en cas de crise, mémoire et citoyenneté, santé, solidarité, sport…).

Si en 2010, la cible était de 10 000 jeunes engagés, à partir de 2014, ce dispositif devrait pouvoir concerner 10% des 16-25 ans (soit entre 70 000 et 80 000 jeunes).

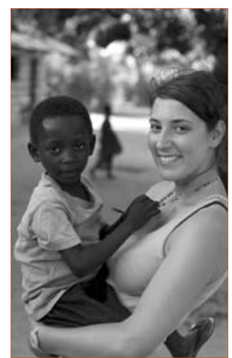
Comment recevoir un jeune en service civique ?

Deux possibilité existent : être agréées ou bénéficier de l'intermédiation.

L'agrément : Pour les structures déjà agréées en volontariat associatif, en volontariat civil de cohésion sociale et de solidarité et en service civil volontaire, l'agrément obtenu valait agrément de service civique jusqu'à la fin de l'année 2010 (c'est le cas de La Guilde). Il était par la suite renouvelé pour 2011 et 2012 après un nouveau dépôt.

L'intermédiation : La loi a aussi prévu qu'une structure agréée puisse proposer des missions de service civique auprès de structures non agréées. Cela s'appelle « l'intermédiation ». Ce système est très proche du portage pratiqué dans le cas





Photos © L. Morlaix - F. Marcq



SERVICE CIVIQUE
service-civique.gouv.fr

du volontariat de solidarité internationale. Ce dispositif permet à toute structure désirant recevoir des jeunes en service civique de se focaliser sur le tutorat et le pilotage opérationnel. La structure agréée s'occupe alors des démarches administratives.

Pour toute demande d'intermédiation, contactez La Guilde.
servicecivique@la-guilde.org
Tél. : 01 43 26 97 52

Les détails de ce dispositif

- Les bénéficiaires du service civique sont les jeunes Français, ou étrangers résidant en France depuis plus de 12 mois.
- Ils doivent avoir entre 16 ans et 25 ans révolus à la date du début de mission. Pour les jeunes mineurs, une autorisation parentale est requise.
- La durée des missions est de 6 mois à 12 mois, avec une possibilité de faire 6 mois et de prolonger par avenant jusqu'à 12 mois.
- Le jeune reçoit une indemnité de 540 euros par mois. 440 euros sont versés par l'État et 100 euros par la structure d'accueil, en nature ou en espèces.
- Sur critères sociaux, le jeune peut recevoir une bourse supplémentaire de 100 euros par mois versée par l'État.
- Le service civique ouvre droit à un régime complet de protection sociale (sécurité sociale, retraite).
- La durée hebdomadaire de la mission doit être en moyenne d'au moins 24 heures par semaine et peut atteindre 48 heures, reparties au maximum sur 6 jours. Il s'agit d'une durée maximale, cette possibilité reste exceptionnelle. En règle générale, les missions proposées en service civique ont une durée hebdomadaire de 35 heures.

En France et à l'étranger

Si la majeure partie des missions se font en France (90%), 5 % pourront se faire en Europe et 5% dans le reste du Monde. Lorsque la personne volontaire effectue son service civique à l'étranger, l'organisme qui l'accueille est tenu de souscrire une assurance de base et complémentaire couvrant les risques maladie, maternité, invalidité, accidents du travail et maladie professionnelle. Le niveau de la couverture de base doit être au moins égal à celui offert en France par le régime général de la Sécurité sociale. L'organisme d'accueil choisit librement son prestataire. Il reçoit un financement de la part de l'État.
La Guide s'occupe de cette gestion, souscrit une assurance complémentaire et répercute les coûts directement à la structure recevant le jeune (estimation : 850 euros/an). La Guilde effectue aussi la formation au départ, suit administrativement le jeune et l'aide au retour.
La structure d'accueil facilite l'accueil du jeune, son déplacement international et nomme un tuteur. Elle s'occupe aussi du suivi opérationnel de la mission.

---

1 - La conscription en France remonte à la Révolution française. Elle fut instituée en 1798. Le 28 mai 1996, Jacques Chirac annonce la professionnalisation des armées et la suspension du service national. Elle sera effective pour les derniers appelés fin novembre 2001, et appliquée par le Ministre de la Défense de l'époque : Charles Millon.

2 - Loi du 2010-241 du 10 mars 2010, J.O. du 11 mars 2010, p. 4801.

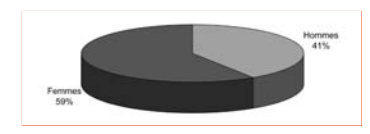


Photos © E. Tressalet - V. Bernard - Bel

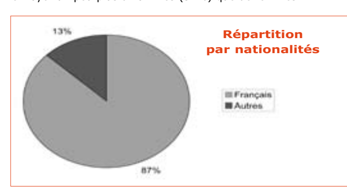
Statistiques nationales 2009

Chaque année, le Ministère des Affaires étrangères et européennes (MAEE) compile les données des différentes associations du volontariat de solidarité internationale (VSI). Nous vous présentons ici les statistiques nationales de ce dispositif, régi par la Loi n°2005-159 du 23 février 2005.

La répartition hommes/femmes



En 2009, 2 562 volontaires ont bénéficié du statut VSI, répartis parmi 26 associations agréées et l'AFVP (devenue France volontaires en 2010). Ce nombre est stable et affiche même un petit recul de 2,5% de volontaires de moins par rapport à l'année passée.
Nous constatons que le nombre de femmes s'engageant dans la Solidarité internationale se développe régulièrement depuis 1996. Elles étaient 47% en 1996 pour 59% en 2009. Cependant La Guilde est la plus proche de la parité et même la seule à envoyer un peu plus d'hommes (52%) que de femmes.



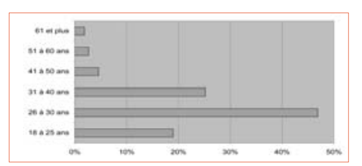
Répartition par nationalités

87% des VSI étaient de nationalité française. Cette donnée reste stable. Il y a 66 autres nationalités représentées. En effet, toute personne majeure peut accéder à ce statut, quelle que soit sa nationalité (à part la nationalité du pays de mission).

La Guilde est la seule structure du trio de tête des ONG de volontariat (hors AFVP, organisme parapublic), à augmenter le nombre de ses VSI. La Délégation catholique pour la coopération (DCC) chute de 569 VSI à 474, le Service de coopération au développement (SCD) baisse de 289 VSI à 260 et La Guilde passe de 344 à 360 VSI.

L'âge des volontaires

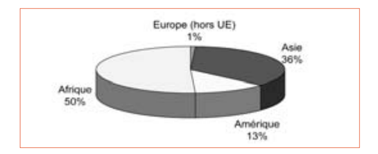
Les volontaires sont de plus en plus âgés. Le niveau moyen de formation des volontaires étant plus élevé, il est naturel que ces



derniers soient recrutés à un âge plus avancé. La part des 26 à 30 ans est proche de 50% et celle des 31 à 40 ans passe à 25 %.

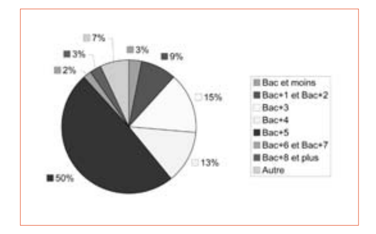
La répartition géographique des volontaires

La moitié des volontaires se rendent en Afrique (augmentation due à de nouveaux partenaires de La Guilde et de France volontaires). L'Asie perd 2%. L'Amérique Latine reste stable.



Le niveau de formation des volontaires

Cette année encore, le niveau d'étude des volontaires est de plus en plus élevé. Il atteint 60% de bac +5 et plus. Cela s'explique par trois facteurs cumulés : la multiplication des formations supérieures de Solidarité internationale, l'intérêt grandissant des diplômés pour les professions dites « à sens » (solidarité, environnement...) et enfin la forte demande de missions des volontaires. Tout cela amène les ONG à élever leur niveau de recrutement.



Une année au Népal

Peace Brigades International
making space for peace

Aux côtés des défenseurs de Droits de l'Homme.

Élise est partie en juin 2009 rejoindre le projet Népal de Peace Brigades International (PBI) et a intégré l'équipe de Katmandu, fin août 2009. Rentrée à Paris il y a quelques semaines, elle revient sur sa mission.

Durant mes études, pourtant en droit international, les termes « Droits de l'Homme », « droits humains », « dignité humaine », sont toujours restés lettres mortes sur mes copies d'examen. Ils ont pris tout leur sens lorsque j'ai travaillé dans des associations de défense des Droits de l'Homme, à Paris, La Haye ou New York, avec des avocats, des journalistes, des victimes de guerre... J'ai appris à soutenir au niveau international ces personnes qui prennent des risques pour eux-mêmes et leurs familles, afin de défendre les droits fondamentaux dans leur pays. Puis j'ai réalisé que pour comprendre et connaître mon métier, je devais vivre à leurs côtés, découvrir par moi-même les difficultés auxquelles ils doivent faire face dans leur quotidien, sur le terrain.

J'ai alors découvert l'association PBI qui envoie des volontaires sur le terrain pour offrir une protection aux défenseurs des Droits de l'Homme locaux, qui, par leurs activités, se trouvent menacés et dans l'incapacité de continuer leur tâche. Cette action repose sur l'effet dissuasif qu'une présence internationale peut avoir sur les menaces qu'ils reçoivent. Tout en permettant aux acteurs locaux de continuer leur travail dans un contexte sécurisé, PBI a vocation à participer à la création d'une paix durable et à quitter le pays afin de rendre le mouvement de défense de Droits de l'Homme autonome. Il est important de noter également que PBI n'intervient qu'à leur demande. Aujourd'hui, l'association est présente dans 5 pays : l'Indonésie, le Guatemala, le Mexique, la Colombie et le Népal. Pour ma part ce sera l'idée de découvrir les plus hauts sommets du monde qui m'aura séduite : le Népal !
Je partais avec la soif de rencontrer des défenseurs des Droits de l'Homme, de comprendre leurs combats, leurs difficultés et de tenter de les soutenir. La soif également de découvrir un pays et une culture qui m'étaient étrangers. Mais aussi avec mes peurs. La peur de ne pas être capable de m'adapter à la culture, aux conditions de vies. La peur de ne pas pouvoir faire preuve de sang froid dans les situations d'urgence et de stress. De ne pas savoir si je réussirai à m'intégrer à l'équipe. Mais aussi avec la peur de la nourriture trop épicée !



Élise rendant visite à Devi Sunuwar, victime de guerre, dans les hauts plateaux du Népal.

Je craignais également la frustration. Par mes années d'expérience, je savais qu'il était très difficile dans ce métier de mesurer les effets de ces actions sur le court terme. Or, durant ma mission, j'ai eu la chance de pouvoir constater, dans certains cas, des résultats positifs. Un soir, un avocat nous a appelé, nous demandant de venir en urgence. Cet homme, Jay Kishor Labh, dont le fils a été porté disparu par les forces de sécurité du Népal durant la guerre, a décidé de se battre pour que les responsables présumés de ce crime soient traduits en justice. Au moment de son appel, son second fils avait été arrêté par la police et torturé à plusieurs reprises. Les forces de police menaçaient de tuer, lui et son fils, s'il n'abandonnait pas sa plainte. La police se rendait chaque soir devant leur maison pour les intimider. Une collègue volontaire et moi-même sommes alors parties immédiatement sur le terrain pour les rencontrer, ainsi que les autorités locales, afin de mobiliser la communauté internationale et diplomatique et de procéder à une relocalisation de la famille à Katmandu. Après six mois de travail, ils vivent aujourd'hui de nouveau en sécurité dans leur village. Ils y bénéficient d'un réseau de soutien local et international et peuvent continuer à se battre pour obtenir justice. Avoir pu mesurer les effets de notre action dans ce cas précis a été l'une des choses les plus satisfaisantes de ma mission.



Jochen Riegg, accompagnant Jay Kishor Labh, lors de la reconnaissance du site de sépulture de son fils porté disparu avec la Police népalaise.



Élise et Iona Liddell, à l'aéroport de Janakpur, accompagnant l'avocat Jay Kishor Labh et sa famille lors de leur délocalisation à Katmandou.



Raphaël Vergin, volontaire allemande de PBI, accompagnant Bimala de l'organisation DAFUO visitant des victimes de guerre dans le centre Ouest du Népal.

Cette mission fut aussi l'occasion de réaliser que, même si les médias ou la communauté internationale leur demandent parfois de l'être, les défenseurs des Droits de l'Homme ne sont pas des héros. Ce sont aussi des êtres humains, avec leurs failles, leurs défauts. Ils peuvent, par exemple, se battre pour obtenir justice mais en même temps répéter sans scrupules le système de discrimination fondé sur les castes. Ils ont également chacun une histoire et un bagage culturel qu'il faut apprivoiser. Souvent victimes de guerre, ils vivent avec de grands traumatismes. L'une des particularités du travail de PBI, qui est de vivre au quotidien avec eux, nous amène à nous confronter à nos fragilités psychologiques, alors que nous ne sommes pas toujours armés pour. Nous découvrons alors nos limites, physiques et psychologiques. Apprendre à se préserver et à savoir s'arrêter est l'une des grandes leçons de vie que mon année m'aura apportée.

Travailler pour PBI c'est aussi travailler sans relâche, parfois jour et nuit, dans l'urgence et le stress. Le bureau est notre maison, notre apéro est une réunion de travail, nos soirées, un bilan de compétences, nos petits-déjeuners, l'agenda de la journée. La vie quotidienne dans une maison de volontaires PBI rassemble nos vies personnelles et professionnelles. Heureusement, l'équipe est soudée, dévouée à sa mission. Nous nous soutenons mutuellement. Nous étions tous conscients des qualités, défauts, et limites de chacun. Nous n'étions jamais trop exigeants, mais tolérants, compréhensifs, honnêtes et directs. En plus, nous avions la chance de bénéficier d'une bouée de secours dans les moments difficiles : des salariés internationaux et népalais, dévoués, qui nous soutiennent, logistiquement, financièrement et psychologiquement ! Cette organisation fut à mon sens la meilleure façon de faire de sa mission une année inoubliable et des missions de terrain des réussites.

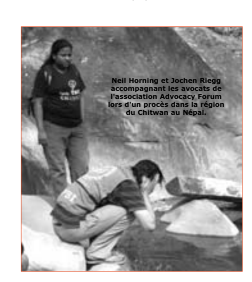
Grâce à mes collègues népalais, j'ai pu m'imprégner de la culture locale. Participer à des festivals, vivre avec humour et le sourire dans un monde coloré par les saris et m'habituer doucement à la nourriture épicée et à manger du riz tous les jours ! J'ai aussi dû accepter, en tant que femme, d'être souvent déconsidérée ou d'affronter la discrimination basée sur le système de castes, alors que parfois ma première réaction était de vouloir l'ignorer et le rejeter.

Pour résumer, une année VSI avec PBI, tant de choses en si peu de mots, c'est s'enrichir professionnellement, culturellement, personnellement et c'est vivre à 200 à l'heure : un grand huit, un *milk-shake* des sentiments, un sport extrême !

par Élise TILLET DAGOUSSET
Juriste, chargée de mission de terrain pour les Droits de l'Homme au Népal de juin 2009 à septembre 2010.



www.pbi-nepal.org
www.pbi-france.org



Neil Horning et Jochen Riegg accompagnant les avocats de l'association Advocacy Forum lors d'un procès dans la région du Chitwan au Népal.



Daniel Quinlan, en mission d'observation de manifestations Maoïstes à Katmandou.

Pour une autonomie alimentaire

L'agroécologie permet aux paysans de tous pays de regagner leur autonomie alimentaire en pratiquant une agriculture vivrière régénératrice des patrimoines nourriciers. Plus qu'une pratique agricole, c'est une éthique de vie applicable au Nord comme au Sud, et transférable à tous y compris aux paysans les plus démunis.

Fondée en 1994 par Pierre Rabhi, Terre & Humanisme est une association française qui a pour objectif de transmettre l'agroécologie dans le monde. Dans les pays du Sud, elle accompagne, jusqu'à leur autonomie, des structures locales qui souhaitent transmettre l'agroécologie.

Mon projet de VSI vise à assurer la coordination des différents programmes de Terre & Humanisme en Afrique de l'Ouest. Basée au Mali à Ségou, j'appuie la structuration et l'autonomisation des associations locales partenaires, travaille avec eux sur la mise en place de formations en agroécologie, crée des liens (réseau agroécologique Afrique de l'ouest), et identifie des nouvelles énergies locales.

Suite à mon Master d'écologie tropicale, je me suis posée beaucoup de questions sur les moyens d'action à l'international. De mon point de vue, beaucoup de programmes de développement ne répondent pas à des besoins de terrain. Quand j'ai connu Terre & Humanisme, j'ai enfin trouvé une association qui intervient selon l'éthique en laquelle je crois en accompagnant des initiatives locales dans le domaine de l'agroécologie. Et c'est grâce au VSI porté par La Guilde, que mon envie de travailler à leurs côtés a pu se concrétiser. C'est une expérience unique pour moi, où je peux apprendre une méthodologie d'intervention qui respecte des valeurs humanistes. « Avoir le temps », « prendre le temps », « ne pas forcer les choses » sont notamment des conditions nécessaires pour créer un pont entre deux cultures, échanger, tisser des liens et établir des relations de confiance. Le temps et l'écoute sont les clés indispensables pour qu'un programme fonctionne.

Ce qui fait que je me sens à ma place ici c'est que je travaille avec des partenaires locaux très engagés et profondément convaincus de la nécessité de leurs actions. Ils se battent pour améliorer les choses dans leur pays, et militent pour regagner une autonomie alimentaire et restaurer leur patrimoine nourricier... Ce n'est pas moi qui impulse, ce sont eux. Ma présence facilite le développement et l'autonomisation de leur structure, mais n'a pas pour vocation de devenir une condition nécessaire au bon fonctionnement de leurs programmes. C'est cette éthique qui me correspond.

Une immersion longue, c'est un vrai chemin initiatique. C'est un peu comme un compteur qu'on remet à zéro, pour renaître ailleurs, et voir comment on serait dans une autre vie. Chaque jour, je réfléchis à la façon de mener ma vie. Je réfléchis à ce que je veux vraiment, et aussi à ce que je ne veux pas. Je découvre mes limites, j'affronte mes peurs. C'est comme si, en partant, j'étais allée à la rencontre de la personne que je suis vraiment.

Cette expérience est un moment de vie marquant et inoubliable, qui conditionnera



beaucoup de mes choix futurs, c'est sûr. C'est un peu comme vivre en accéléré, et vivre en peu de temps toutes les émotions qu'on mettrait des années à vivre si on était resté chez soi. Je me sens plus que jamais vivante. Que vais-je faire après le VSI ? Difficile à dire encore… Ce dont j'ai la certitude, c'est que le choix de vie que je ferai, sera intimement en cohérence avec cette expérience et mon désir profond de vivre ma vie de la façon la plus juste.

par Marie GABELOUX
VSI Terre & Humanisme

www.terre-humanisme.org



Photos © M. Gabeloux



Agapè Niger [1]

Le VSI fait voyager la boulangerie française.

Le Comité français de secours aux enfants (CFSE) soutient des jeunes en difficulté en développant chez eux de nouvelles connaissances. Au sein de ses multiples projets, le CFSE se déploie dans la création de centres de formation professionnelle aux métiers de bouche en France comme à l'international. Ma mission en tant que VSI au Niger consiste à former de jeunes Nigériens en difficulté au métier de boulanger.

Au Niger, il n'existe aucune formation professionnelle pour les métiers tels que la boulangerie. D'où la création d'un centre de formation en boulangerie : Agapè Niger.

Lorsqu'on m'a présenté ce projet, j'ai tout de suite accroché. Et en à peine trois ou quatre mois, j'ai donné ma démission et fait mes valises. J'ai un vécu d'enfant d'expatriés : j'ai passé ma jeunesse à l'étranger (Irak, Portugal, l'île de la Réunion, Thaïlande…) et mon envie et mes motivations pour retourner à l'étranger étaient sans limites. En dehors de mes diplômes de boulangerie, j'ai également une licence STAPS, souhaitant devenir enseignante d'EPS. L'occasion s'est donc présentée à moi de joindre deux de mes passions : l'enseignement et la boulangerie! Je connaissais déjà l'Afrique et savais donc très bien à quoi m'attendre en arrivant ici, même si le Niger fait partie des pays les plus démunis.
Au sein d'Agapè, chaque nouvelle promotion de huit élèves suit des cours pratiques comme théoriques pendant quatre mois pour acquérir les bases du métier de boulanger. Au cours de cette période d'enseignement, ils disposent de plusieurs phases courtes de production afin de se rapprocher au mieux de ce qui pourrait ressembler à de l'apprentissage comme on le connaît en France. Le centre vient de fêter ses deux bougies et nous avons déjà formé cinq promotions dont la dernière ce mois-ci !
Vivre et travailler avec des personnes de cultures et religions différentes donnent indéniablement lieu à des interactions qui participent énormément à sa propre construction identitaire. L'expérience que je vis ici m'apporte une meilleure connaissance de moi-même mais aussi des autres, et me permet de passer outre clichés, préjugés et stéréotypes.
Ma fonction de formatrice me fait beaucoup ressentir le fossé culturel existant avec les personnes auprès desquelles je travaille ; provoquant souvent incompréhensions et problèmes pour eux comme pour moi. Mais surtout, cette différence culturelle avec mes élèves nécessite un travail important sur une pédagogie différenciée. Par exemple, ici les relations tactiles sont culturellement fortement mises en avant. Il arrive tous les jours qu'un élève vienne me prendre par la main pour m'emmener dans la chambre de fermentation voir leurs produits ; relation qui pourrait être très mal perçue chez nous où il existe vraiment une frontière entre élèves et professeurs.

Il faut donc intégrer et surtout respecter la culture du pays qui nous accueille.

Le plus dur c'est cette impression d'être souvent considérée comme quelqu'un de « dominant ». En effet, bien que je sois là depuis des mois, on fait toujours pour moi les tâches qui peuvent paraître les plus ingrates dans une boulangerie. Plus encore lorsqu'il s'agit de tâches de ménage! […] Prudence, patience et humilité sont pour moi des éléments à ne surtout pas oublier lorsqu'on travaille avec des personnes de cultures différentes.



La promotion 5 devant le centre et son guichet.

Pour conclure, je suis en décalage par rapport à mes motivations initiales, mais c'est positif ! Même si j'ai transmis des savoirs aux jeunes, j'ai appris bien plus sur moi et sur les autres que je ne le pensais. Je garderai en mémoire à jamais ces expériences qui m'ont été permises de vivre grâce au volontariat.

par Doria MICHEL
Boulangère et VSI Formatrice Agapè Niger depuis septembre 2009

www.cfse.fr
www.agape-cfse.com

1 - Agapè vient du grec et signifie l'amour, la paix, la concorde entre les peuples.

Depuis juillet 2008, le projet Agapé Niger, c'est 38 élèves formés dont 35 diplômés et 22 actuellement engagés dans une boulangerie. La boutique du centre est désormais ouverte 7 jours/7 et 24 h/24.





Ci-dessus : Ali, formateur nigérien, avec les élèves.

Ci-contre : Les élèves devant leurs productions lors des examens finaux, soit après quatre mois de formation. La renommée de l'école n'est plus à faire : 900 petits pains à confectionner pour l'Ambassade de France pour le 14 juillet !

Sur « la Terre de nos aïeux[1] »…

Voici cinq mois que je vis à Lomé en tant que volontaire de solidarité internationale. Le Togo m'est familier, j'y viens depuis 2001. C'est un petit pays que j'affectionne tout particulièrement, pour la qualité de l'accueil de son peuple, la tranquillité qui y règne même dans la capitale, le goût du *fufu*[2], l'excitation propre au soda bi[3]… Après un stage de six mois l'année dernière, je voulais à tout prix revenir à Lomé pour ma première mission en tant que VSI, et ainsi participer au développement de ma seconde patrie, et mettre en place en parallèle de ma mission, quelques projets culturels avec mes amis. Il est certain que le fait de partir un an dans un contexte que je maîtrisais déjà bien était rassurant, tout en me permettant de découvrir plus profondément une autre culture, une nouvelle langue, et m'y confronter, mais aussi de me découvrir moi-même. Je crois que derrière le voyage, quel qu'il soit, se cache toujours une part de quête identitaire, d'un sens à sa vie. Chaque jour j'apprends, je grandis… et de nombreuses questions existentielles trouvent réponses, notamment en raison d'une plus grande solitude qui m'amène à beaucoup réfléchir. Et écrire, pour se libérer, pour témoigner, pour raconter.

Mais plus concrètement, je dois vous parler de ma mission à Lomé. Je suis le coordinateur d'un programme de santé à destination d'orphelins du Sida, initié par Orphelins sida international (une ONG parisienne), en partenariat avec Murales (une association italienne) et ASDEB (l'ONG locale). Deux axes principaux guident ma mission. Un premier porté sur la santé, à destination de 350 orphelins : organisation de campagnes de vaccination contre l'hépatite B et la typhoïde, sensibilisation et campagne de dépistage du VIH/sida, ateliers sur des thématiques telles que la sécurité routière, l'alimentation, le paludisme… Dans les faits, beaucoup de travail de bureau devant l'ordinateur pour très peu de rencontres avec les enfants, ce qui est pourtant l'aspect le plus agréable de ma mission. Mais cela ne me gêne pas, car je continue à apprendre chaque jour sur différents aspects pratiques de la gestion de projets de développement, et je me sens ainsi assez polyvalent, remède de premier ordre contre la lassitude souvent inhérente à des missions de longue durée !
Le deuxième axe porte sur des formations informatiques et de gestion-comptabilité à deux groupes de jeunes orphelins déscolarisés, afin de leur apporter de nouvelles compétences reconnues par un diplôme, et les appuyer dans leur insertion socio-professionnelle face à un marché de l'emploi très concurrentiel. Ce dernier point est très important car la difficulté de cette activité réside justement dans un rapport « haut-niveau de qualification des jeunes et rareté de l'emploi » criant au Togo, d'où certaines interrogations personnelles sur la viabilité d'une telle formation. Mais nul découragement ne peut être solution, alors on essaie d'imaginer des alternatives avec les jeunes, avec qui j'ai pu créer des liens particuliers. Je vais même pêcher avec eux parfois, inversant ainsi épisodiquement le rapport entre professeur et élèves, ce qui rend ensuite nos séances de travail beaucoup plus agréables, interactives et parfois ludiques[4].



Photos © B. Gausset

Pour un premier bilan à mi-parcours, je suis satisfait de l'évolution de la mission, même si j'ai pu prendre du retard pour certaines activités, pour des raisons indépendantes de ma bonne volonté, et notamment financières. Mais je pense que le fait d'avoir une vie sociale assez riche, à côté de mon travail, m'a permis de ne quasiment jamais me sentir mal : pas de « vallée des larmes ». Même si mes montagnes jurassiennes et pyrénéennes peuvent parfois me manquer, j'ai réussi à ne pas trop bouleverser mes habitudes de vie, c'est-à-dire ne pas me couper totalement de mes passions, de la personne que j'étais en France, tout en me confrontant et m'ouvrant à une nouvelle culture, totalement différente, en adoptant certains codes et usages, et en refusant d'autres. Le mélange est intéressant mais parfois difficile : manque d'anonymat, l'image du « blanc donc riche »… C'est en ce sens qu'il est important de ne pas oublier que je ne serai jamais un vrai Togolais, comme je ne serai jamais plus le même Français, si ces deux appellations peuvent encore avoir un sens aujourd'hui face à la créolisation de nos sociétés.



Contrairement à l'année dernière, je me suis ouvert à certains expatriés : certains VSI, d'autres stagiaires, d'autres touristes… Et l'échange autour de notre mission, nos motivations et la façon dont on évolue, nos perspectives d'avenir sont un partage très enrichissant, nous aidant souvent à lutter contre la solitude « mentale », c'est-à-dire faisant référence à des notions, des sentiments que ne peuvent comprendre la plupart du temps les locaux, faute d'avoir une idée de certains de nos repères, de nos habitudes de vie… Cela nous libère et nous rassure en quelque sorte de pouvoir constater auprès d'autres volontaires que, même si nos motivations, nos attentes et notre démarche plus générale sont différentes, les mêmes schèmes existentiels en mission souvent se reproduisent.
Donc pas d'inquiétudes, être VSI est bien naturellement, comme pour toute profession, source de joies et de peines, de réussites et d'échecs. Et le *Credo* humanitaire ou « développementaliste » est bien entendu un élément moteur de notre dynamisme au quotidien, mais ne doit pas être source de plus grande pression qui s'avérerait contreproductif pour la mission. Nous ne changeons pas le monde. On reçoit sûrement beaucoup plus que l'on ne peut apporter. Nous apprenons et nous grandissons ensemble, tout en aidant comme nous le pouvons, avec nos compétences, notre énergie, nos idées, mais aussi nos erreurs, nos doutes et nos failles.



Photos © B. Gausset

Il me reste encore six mois à Lomé. Cette perspective me ravit. Je pense rentrer ensuite en France en bus et ainsi traverser une large partie de l'Afrique de l'Ouest. Un rêve ancien. Bientôt une réalité. Voyager : apprendre, partager, aider. Trois mots comme trois réponses existentielles, comme trois besoins vitaux. Avec l'Afrique en toile de fond, pour des raisons que je ne maîtrise encore pas. Tel un attrait mystérieux, un envoûtement historique et fondateur, une évidence. Repartir en mission, à coup sûr. Immédiatement ? Je ne le sais encore… Mais je sais que la route m'appellera toujours, seul ou à deux…
En attendant, je continue d'apprendre et grandir sur « la terre de nos aïeux »…

par Benjamin GAUSSET
VSI pour Orphelins sida international

---

1 - En référence à l'Hymne togolais…

2 - Plat local traditionnel à base d'igname.

3 - Alcool de palme.

4 - Pour plus d'informations sur la mission, visiter le site internet : http://volontariatosi.wordpress.com/volontariat-au-togo

Une apiculture villageoise au Mali

Rencontre entre un volontaire et un expert en apiculture.

Au cours du projet d'apiculture villageoise dans le Banico au Mali, mené par La Guilde et Apiflordev, nous avons pu recueillir les sentiments et avis de Lorris Niard, volontaire apiculteur, basé dans le petit village de brousse de N'Gara, et de Jean-Paul Viellard, apiculteur français et expert, venu participer à une formation d'un mois pour 40 apiculteurs maliens.

Avant tout, qu'est ce qui vous a surpris en arrivant au Mali ?

Jean-Paul Viellard : Ce qui m'a étonné en arrivant, c'est l'état des chemins ainsi que l'isolement des villages. Les problèmes d'eau et d'électricité qui n'arrivent pas encore dans les campagnes.

Lorris Niard : Étant déjà parti au Burkina Faso voisin, je savais à quoi m'attendre sur place. Comme beaucoup, j'ai été frappé par les problèmes de gestion des déchets qui, visuellement, sont les première choses que l'on découvre. Mais j'ai été également très frappé par l'enthousiasme et la bonne humeur des gens malgré les problèmes quotidiens auxquels ils font face.

Quel est ton rôle ici ?

L. N. : Mon rôle sera en partie d'accompagner les apiculteurs traditionnels vers une apiculture plus performante tout en s'adaptant à l'abeille et aux techniques locales. Je formerai tout au long de l'année des moniteurs aux techniques de l'apiculture ainsi qu'aux techniques d'extraction afin d'obtenir un miel de très bonne qualité. Je formerai aussi les responsables de la miellerie à une bonne gestion de la coopérative, notamment au niveau budgétaire. J'aurai en outre pour rôle de réaliser avec les apiculteurs, un inventaire des connaissances apicoles de la zone, et d'expérimenter ensemble de nouvelles ruches et techniques plus adaptées à leur milieu.

Et toi Jean-Paul ?

J.-P. V. : C'est de montrer aux élèves les avantages de l'utilisation de ruches à cadres mobiles pour produire plus de miel sans destruction des colonies.

Comment les gens pratiquent-ils l'apiculture ici au Mali ?

J.-P. V. : Les apiculteurs utilisent des ruches traditionnelles, sans cadres, réalisées avec des matériaux naturels : paille, écorces d'arbre… Les ruches sont suspendues dans les arbres. Ils suppriment encore les abeilles afin de récolter le miel la nuit et connaissent peu la vie des abeilles.

Quelles sont les différences par rapport à l'apiculture française ?

J.-P. V. : D'abord les abeilles : l'abeille africaine « adansonii » est plus agressive que l'abeille noire d'Europe ce qui oblige à faire un travail de nuit. Ensuite, ils n'élèvent pas les abeilles, mais attendent qu'elles peuplent les ruchers.

Lorris, quelles ont été tes motivations pour participer à ce projet ?

L. N. : Suite à une formation à l'institut Bioforce à Lyon, je recherchais une mission humanitaire sur un projet de développement. Passionné d'apiculture depuis sept ans, je suis entré en contact avec Apiflordev qui, à ce moment-là, montait avec La Guilde, un projet d'apiculture au Mali. C'était pour moi une évidence de partir sur un tel projet et



Photos © É. Philouze

Cours de Jean-Paul Viellard (expert apiculteur).



Fabrication des cires gauffrées par les femmes.

une occasion unique de faire évoluer mes connaissances en apiculture tropicale. Les projets de développement oublient souvent l'apiculture qui est pourtant une partie importante de l'agriculture et de l'environnement en général. Ceci s'explique par le fait qu'il y a très peu de connaissances sur l'apiculture tropicale et très peu de personnes qui les détiennent ; les ONG ne prennent pas le risque de se lancer dans de tels projets.

Et pour toi Jean-Paul ?

J.-P. V. : J'ai animé un rucher école pendant 10 années et je voulais également transmettre mon savoir dans des pays d'Afrique.

Propos recueillis par Élarik PHILOUZE
Chef de projet au Mali pour La Guilde et Apiflordev





Photos © É. Philouze

Issa Traore, son assistant et Loris Niard (volontaire apiculteur).

Témoignage d'un apiculteur malien

Nous avons également rencontré M. Issa TRAORE, apiculteur participant à la formation de N'Gara et futur moniteur sur la commune.

Comment pratiques-tu l'apiculture ?

Je pratique l'apiculture traditionnelle par l'enfumage des ruches à l'aide de bouse de vaches et de quelques plantes locales. Je pose les ruches dans les arbres et chaque saison sèche je récolte le miel.

Combien as-tu de ruches ?

J'ai 407 ruches dont 170 habitées[1]. Ce sont toutes des ruches traditionnelles en paille.

Pourquoi pratiques-tu l'apiculture ?

C'est avant tout une source de revenu complémentaire, mais j'utilise le miel pour ma santé et celle de ma famille, en particulier pour mes enfants.

Quelles sont les difficultés que tu rencontres dans la pratique de l'apiculture ?

Tout d'abord, il faut grimper dans les arbres et je suis exposé à des chutes. En outre, au cours de la saison sèche, beaucoup de nos ruches sont détruites par les feux de brousse. Enfin, je suis régulièrement piqué par les abeilles car nous n'utilisons pas de vêtements de protection.

À la fin du mois tu vas devenir moniteur, comment vois-tu cette nouvelle activité ?

Le fait d'être salarié de la coopérative va m'aider à me sortir de la pauvreté. Je vais pouvoir économiser un peu d'argent. C'est aussi une satisfaction de pouvoir apporter quelque chose à mes camarades. Je vais pouvoir leur apporter mon appui et mes connaissances.

Qu'est ce que t'apporte ce projet ?

Le projet va nous apporter le bonheur.

Tu peux préciser ?

Si on a la paix du cœur et qu'on a un peu d'argent, cela apporte le bonheur !

Un petit mot sur les femmes et l'apiculture ?

Ici elles pratiquent davantage la cueillette du miel dans les troncs d'arbres vides occupés par les abeilles ou dans les trous. Elles ne peuvent pas faire l'apiculture comme les hommes, à savoir : monter aux arbres et se faire piquer…

Et ta femme ?

Je souhaite qu'elle pratique l'apiculture moderne. Je pense que si je l'implique avec moi dans cette pratique, elle en sera capable.

---

1 - Colonisées par les abeilles.

Le Cosame est un dispositif de La Guilde mené conjointement avec l'Assemblée permanente des Chambres de métiers et de l'artisanat (APCM). Il vise à envoyer des artisans en missions pour appuyer des projets locaux.

Compagnonnage artisanal au Niger

Le consommateur, où qu'il soit, est de plus en plus exigeant, tant au niveau du prix, de la qualité que de l'originalité des produits. Les artisanes du Niger, pour mieux vivre de leur savoir-faire traditionnel, ont la volonté d'améliorer leur créativité, de mieux maîtriser la confection de leurs produits, d'être plus productives. La Guilde organise dans le cadre du programme Cosame un projet d'appui aux artisanes du Niger. Mené sur le terrain avec le Salon international de l'artisanat féminin, il fait appel à la volonté d'artisanes locales et d'artisans français qui décident de consacrer un mois de leur temps à l'accompagnement d'artisanes dans l'objectif final d'améliorer leurs conditions de vie.

En 2010, neuf missions de compagnonnage artisanal organisées ont permis d'appuyer 126 artisanes issues de sept régions du Niger dans les métiers de la broderie, la maroquinerie, la poterie et la vannerie. Le partage de savoir-faire entre les artisans sans frontières et les artisanes nigériennes a donné lieu à la création de quatre collections de produits innovants et à forte valeur culturelle.

Organisées après un diagnostic précis, ces missions répondent à un besoin et ne se limitent pas seulement à un transfert de compétence ponctuel. Elles constituent aussi un moment d'échange et d'apprentissage mutuel entre artisanes afin de créer, ensemble, des produits de qualité, inspirés de la culture de l'artisane, et dont elle pourra tirer le meilleur prix sur le marché local ou national, voire régional (comme le disent les témoignages qui suivent). Après la mission, la qualité du travail des artisanes est suivie par l'équipe de Niamey qui assure des missions de terrain. Leurs produits sont commercialisés par un Groupement d'intérêt économique d'artisanat (GIE DANI) dont les compétences en qualité ont été renforcées : des procédures de sélection des produits ainsi qu'une charte qualité ont été définies pour chaque filière. Selon les diagnostic réalisés, les artisanes bénéficieront en 2011 d'une nouvelle mission de compagnonnage pour renforcer encore leurs savoir-faire.

Des activités de sensibilisation et des causeries éducatives sur les problèmes spécifiques de genre des artisanes sont animées pendant chacune des missions par une assistante formatrice avec l'appui de l'artisan sans frontières.



Charlotte LESCHIER

Brodeuse, elle a accompagné les artisanes de Maradi dans la création de la collection « Parfum et séduction ».

« Écouter le terrain, observer les femmes… Les femmes étant très qualifiées pour la composition, l'occasion a été saisie d'élaborer des produits non-standardisés » dit-elle.

Les femmes bororo ayant déjà une grande capacité de composition et d'innovation, la rencontre leur a permis d'imaginer des produits non standardisés, à forte valeur ajoutée et facilement réalisables, compte tenu de leurs contraintes de ressources et leur mode de vie nomade.
L'ajout d'une touche personnalisée pour en faire des objets uniques et la réalisation d'étiquettes individualisées aux visages des femmes contribuent également à la valorisation de ces produits innovants et de leur identité culturelle.



Séverine TEILLOT *styliste en maroquinerie*
Anne GRÉGOIRE *maroquinière*

Elles ont accompagné les artisanes d'Agadès et de Tillabéry dans la création de la collection « Bon voyage ».

« Il y a une filiation entre l'artisanat du passé et celui d'aujourd'hui, les savoir-faire tout comme les objets sont précieux et constituent une source inépuisable d'inspiration à la création » dit Séverine.
La créativité des artisanes a été le vecteur de leur découverte du patrimoine culturel des Touaregs et, plus généralement, de l'artisanat du Niger et de l'aire saharo-sahélienne.
Les échanges au cours du compagnonnage sur leur culture et leur mode de vie ont permis d'extraire des motifs présents dans le matériel cuir des Touaregs de la région d'Agadès. Les femmes se sont réapproprié ces éléments, les ont dissociés pour les transposer sur de nouveaux produits.
« Les artisanes avec si peu de matériel et l'engagement de leurs corps créent et fabriquent des articles à l'esthétique coloré et à la géométrie complexe. » confirme Anne.
À partir des savoir-faire existants des artisanes, un travail conjoint a été engagé sur des modèles simples par les artisanes et l'artisane sans frontières pour expérimenter des nouvelles techniques de couture, de montage et de préparation du cuir.
Les femmes ont développé leur créativité pour concevoir de nouveaux ensembles plus attractifs à travers l'application des méthodes initiées au cours du compagnonnage artisanal.



Souâd HAMITOU *céramiste plasticienne*
Catherine FERNANDEZ *céramiste*

Elles ont accompagné les artisanes de Niamey et Tillabéry dans la création de la collection « Bienvenue à la maison ».

« Les artisanes ont démontré leurs capacités à créer des nouvelles formes, à les décorer de dessins puisés dans le patrimoine culturel » déclare Souâd.
Les femmes se sont exprimées librement à travers leurs choix créatifs, sans contraintes utilitaires ou de marché, tout en s'inscrivant dans une optique de professionnalisation des techniques.
L'enrichissement des formes associé à la précision des dessins, les nouvelles décorations et l'utilisation d'une plus grande variété de couleurs, tout concourt à « raconter une histoire, leur histoire ».
Un travail spécifique a également été réalisé par les artisanes et la compagnonne sur les méthodes de préparation de l'argile et la cuisson afin de rechercher des solutions pour limiter les pertes.
« Petit à petit les plus jeunes se sont lancées, les autres ont suivi. Les plus hardies tentaient des inventions, leurs voisines copiaient ou tentaient des variantes » constate Catherine.
La rencontre a fait émerger une réflexion et un questionnement sur les manières de procéder. Les artisanes ont ainsi expérimenté des nouvelles approches créatives fondées sur le détournement des protocoles, l'inversion des formes, l'exploitation des erreurs, les différents aspects de la matière.
Les artisanes ont pu créer et inventer des produits par elles-mêmes avec pour seule contrainte de réfléchir à leur utilité, aux attentes d'une clientèle potentiellement intéressée par des marchés nouveaux.

Sandrine DOLE *designer*
Rolly ANDRIAMALALA *styliste malgache*

Ils ont accompagné les artisanes de Dosso, Tahoua et Zinder dans la création de la collection « Bon appétit ».

« La surprise de se découvrir capable de faire des choses nouvelles ou plus qualitatives a été régulière. De la fierté en a ensuite découlé » constate Sandrine.
À partir des savoir-faire différents, l'imagination des femmes a été mise à contribution pour créer une collection sur un thème enraciné dans leur culture. Les produits créés autour du thème de la convivialité correspondent aux critères d'un marché nouveau : fonctionnalité, esthétique et reproductibilité.
La rencontre a notamment permis de réfléchir sur les besoins d'une clientèle éloignée et ainsi de concevoir des nouveaux produits à destination du marché national ou international.
« L'apport technique sert également pour introduire de la valeur culturelle dans leurs produits » ajoute Rolly.
La rencontre culturelle et technique entre les artisanes nigériennes et le compagnon malgache a fait émerger un métissage dans l'approche de la vannerie et dans la conception des produits.
Les objets ainsi créés reflètent un dialogue fructueux et prometteur sur les acquis, les envies et les besoins des artisans de l'Afrique subsaharienne et de l'Océan indien.

Le projet est cofinancé par le Ministère français des Affaires étrangères et européennes dans le cadre du Fonds de solidarité prioritaire « Genre et développement économique, les femmes actrices du développement ».







Photos © Ch. Leschier - S. Tellot - A. Grégoire - S. Hamitou - S. Dole

Les femmes artisanes au SIAO 2010

Du 29 octobre au 07 novembre 2010, les femmes artisanes du Niger accompagnées dans le cadre du projet d'appui aux artisanes du Niger mis en œuvre dans le cadre du Cosame, ont présenté au SIAO 2010 les 4 gammes de produits créées à l'issue des différentes missions de compagnonnage. Encadrées par l'équipe de coordination du projet de Niamey et les responsables du GIE DANI qui ont tous fait le déplacement sur Ouagadougou, quatre assistantes-formatrices et deux femmes artisanes sont venues présenter les différentes collections, partager la démarche de compagnonnage dans laquelle elles sont inscrites et nouer des contacts avec des acheteurs et des revendeurs professionnels à travers le monde. Le stand a connu une forte affluence grâce à l'originalité des produits présentés. Des ventes intéressantes ont été réalisées et surtout, des contacts précieux et des commandes ont été pris. Toutes choses qui motivent et encouragent les artisanes dans leur démarche de perfectionnement et de création.

En route pour le SIAO !

L'équipe de coordination du projet, basée à Niamey, ainsi que des artisanes du projet, ont sélectionné grâce à l'appui de l'association Ethnik, des produits issus des collections créées dans le cadre du projet. Cela a permis de les faire connaître aux nombreux visiteurs du Salon international de l'artisanat de Ouagadougou et de nouer des contacts prometteurs avec les acheteurs internationaux.

par Paul-Armand MENYE
VSI au Niger



L'AVENTURE DE LA SOLIDARITÉ



Pour les associations étudiantes
qui montent un projet de solidarité internationale

Pour les jeunes
qui souhaitent partir mettre leurs compétences au profit d'une ONG lors de missions bénévoles ou de stages de 3 mois à 1 an



Pour sensibiliser les jeunes
aux actions de solidarité internationale et exprimer leur engagement auprès du public

Pour faire reconnaître la valeur de l'engagement
des étudiants auprès des professionnels du développement, des institutions et des entreprises









Solidarités Etudiantes est un programme de
la Guilde Européenne du Raid
association reconnue d'utilité publique
11, rue de Vaugirad 75006 Paris
tel : 01 43 26 97 52 fax : 01 46 34 75 45
www.la-guilde.org



3,2,1...partez !

Les Missions de la Guilde - été 2011

18-35 ans,

mettez à profit votre été, partez avec les Missions de la Guilde
découvrir le monde à travers une aventure solidaire !



http://missions.la-guilde.org